

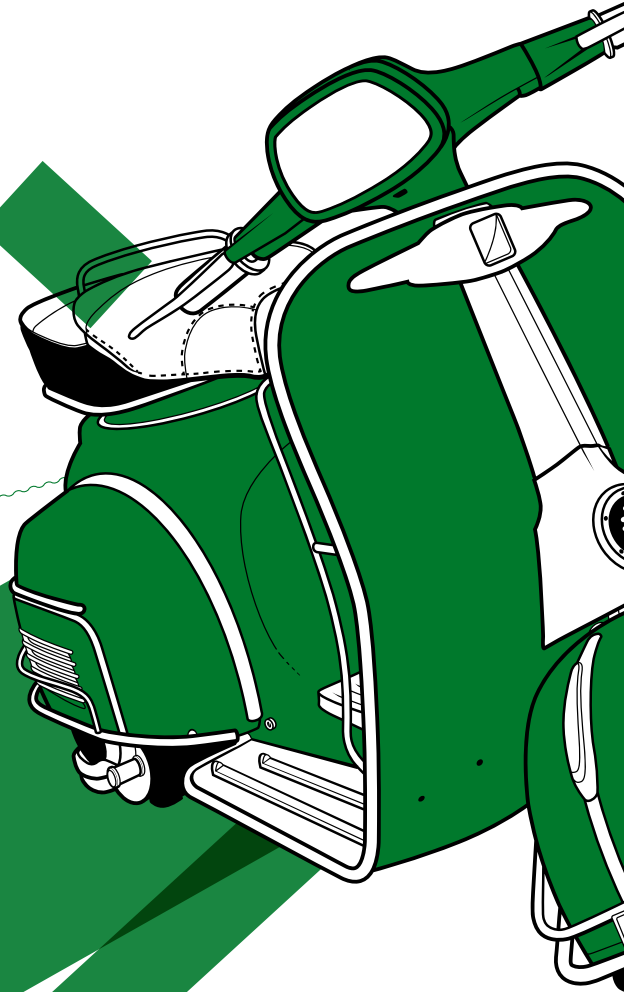
FIGURES ITALIENNES DE LA LITTERATURE

NOVEMBRE 2008



FIGURES
ITALIENNES
DE LA LITTERATURE

Edito





Les libraires Initiales vous proposent dans ce nouveau dossier un voyage au cœur de la littérature italienne des XX^e et XXI^e siècles, un voyage original, décalé et inventif, qui vous invite à lire et relire l'Italie. Et pour vous donner envie d'aller plus loin, nous avons voulu ouvrir le champ des domaines et des genres : le roman, entre figures majeures (Mario Rigoni Stern, Erri de Luca) et nouveaux talents (Marcello Fois, Wu Ming...), la bande dessinée, particulièrement novatrice, le roman noir, genre maître sans cesse renouvelé...

Les libraires ont également souhaité donner la parole à quatre éditeurs fous d'Italie : Jean-Baptiste Para du domaine italien de la collection l'Arpenteur (éditions Gallimard) Martin Rueff pour la collection « Terra d'Altri » aux éditions Verdier, Catherine Argand aux éditions Payot-Rivages et Jean-Pierre Balzan, directeur des éditions de La Fosse aux ours. Quatre regards sur l'Italie et sa littérature.

Ce dossier collectif et éclaté est à l'image de la création littéraire transalpine, dynamique et plurielle, et toutes ces *figures italiennes* sont autant de portes ouvertes sur cette littérature européenne, extrêmement vivante et toujours à redécouvrir. Jugez-en plutôt !

Bella lettura !



419 - NAPOLI - Via Caracciolo con il Palazzo di S. Ferdinando
Grazie a Francesco De S. Maria



abilgas
ESSE

AVELLINO - Piazza della Libertà



Napoli - Panorama preso del Vomero colla via Tasso

Dal Babbo

*3 maggio
Napoli 4/3/46*

Sommaire

- 1** **ROBERTO ALAJMO, LA SICILE EN PLEIN CŒUR,**
Philippe Fusaro (Passages) p. 6
- 2** **NEIGE ET CHARBON,**
Catherine Argand, éditrice (Rivages) p. 8
- 3** **LA BANDE DESSINÉE ITALIENNE,**
Gabriel Pailler (M'lire) p. 10
- 4** **MARCELLO FOIS,**
Anouk Delcourt (Point Virgule) + Lydie Prioul (Merle Moqueur) p. 14
- 5** **LA FOSSE AUX OURS, ÉDITEUR LYONNAIS FOU D'ITALIE**
Rigoni Stern – Christophe Maleschi – Alessandro Perissinotto
Gabriel Pailler (M'lire) + Clarisse Blanchard (La Manceuvre)
S'agapo, Renzo Biasion, Nicolas Trigeassou (Librairie Le Square) p. 20
- 6** **TERRITOIRES INTIMES ET POLITIQUES :
LES ÉCRIVAINS ITALIENS DANS LA VILLE,**
Anouk Delcourt (Point Virgule) p. 24
- 7** **VITALIANO TREVISAN,**
Sébastien Le Benoist (Quai des Brumes) p. 26
- 8** **NOMMER L'ENNEMI,**
Martin Rueff, éditeur p. 28
- 9** **STEFANO BENNI,**
Philippe Marczewski (Livre aux Trésors) p. 30
- 10** **ERRI DE LUCA,**
Jean-Baptiste Para p. 32
- 11** **LE ROMAN NOIR ITALIEN,**
Ludwig Blondel (Le square) p. 34
- 12** **MASSIMO CARLOTTO,**
Renaud Junillion (Lucioles) p. 36
- 13** **EPOQUE D'AUTEUR,**
Stéphane Lombard (traducteur de Massimo Carlotto) p. 40
- 14** **WU MING,**
Olivier Verschueren (Livre aux Trésors) p. 42

1

Roberto Alajmo est né en 1959 à Palerme où il vit toujours. Il est l'auteur d'une dizaine de livres. Deux de ses romans ont été traduits en français par Danièle Valin (la traductrice d'Erri De Luca) aux éditions Rivages : l'indispensable *Un cœur de mère*, ainsi que *Fils de personne*. Dans la lignée de Leonardo Sciascia, à la frontière du roman noir et de l'absurde, Roberto Alajmo écrit des tragicomédies qui dénoncent la misère sociale, la mainmise de la Mafia sur les pauvres gens. Plongez-vous dans ses romans dont vous ne sortirez pas indemne avec ce sentiment imparable d'une œuvre qui se construit et dont il faudra tenir compte.

Par Philippe Fusaro, librairie Passages, Lyon
Photo : © OPALE

Roberto Alajmo

la Sicile en plein cœur

→ **Tous vos livres se déroulent en Sicile. Selon vous, en Italie, est-on un écrivain sicilien avant d'être un écrivain italien ?**

Dans mon propre cas, je dirais que oui, même si je n'en fais pas une règle générale. Raconter la Sicile, cela signifie raconter une métaphore du monde. À force de dominations étrangères (je les ai comptées, je crois qu'il y en a eu treize), cette région de la terre est devenue une espèce d'aleph : un point qui comprend tous les lieux du monde. Et cela est vrai seulement ici.

Donc le lieu d'où vous venez a une incidence sur votre travail d'écrivain. Que la Sicile soit une île vous amène-t-il à voir le monde autrement ?

Vivre en Sicile signifie qu'on a pris ses distances avec le reste du monde. On voit tout et tout le monde à travers une longue-

vue. Et quelquefois, une longue-vue à l'envers. Ce n'est pas un hasard si Pirandello est toujours défini comme un écrivain sicilien, tandis que pour Manzoni, ce serait réductif de dire qu'il est un écrivain lombard. En fin de compte, on peut vivre en Sicile, écrire sur la Sicile sans être pour autant provincial.

La Mafia est souvent présente dans vos livres, même si elle n'est pas toujours nommée. Est-elle un élément viscéralement lié à l'identité sicilienne ?

Je le crois en effet, même si réduire la Sicile seulement à la Mafia, ce serait limité. Avant tout, le reste du monde regarde la Sicile avec beaucoup d'idées reçues, dont la plupart concernent justement la Mafia. Moi, par exemple, je vous assure que personne ne se promène armé d'une lupara. La Mafia est une sale odeur qu'on sent la plupart du temps. Une merde dans laquelle



Dans votre roman *Un cœur de mère*, il y a une part absurde importante. À la fin du roman, les dialogues entre Cosimo et sa mère semblent tirés d'une pièce de Beckett. Cet élément absurde était-il voulu pendant votre processus d'écriture ?

Oui. J'ai compris maintenant que je commence toujours à écrire une comédie qui au fil des pages devient une tragédie et qui dans les dernières pages se transforme en théâtre de l'absurde. J'ai pu le vérifier aussi bien dans *Un cœur de mère*, dans *Fils de personne* ainsi que dans mon prochain roman, *La Mossa del gatto affogato*. En Sicile et dans mon écriture, les trois genres sont tout sauf inconciliables.

Dans vos romans, les héros sont des anti-héros. Ils finissent piégés par les événements, les liens avec la famille et subissent une tragique fatalité. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Le destin tragique est naturellement un thème littéraire. Les héros modernes peuvent être difficilement des héros aux yeux de tous. Un destin heureux est très peu photogénique, littérairement parlant. Ou au moins, je trouve plus intéressant et original de raconter le malheur. Tolstoï le disait lui-même dans l'incipit d'*Anna Karina* : « Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. »

un de tes invités a marché. Tu penses savoir qui, mais tu n'as pas les preuves. Presque toujours, nous, Siciliens, savons qui est mafieux, mais nous n'avons pas de preuves.

Est-ce qu'on peut la combattre avec des livres ou êtes-vous une espèce de Don Quichotte ?

Je ne pense pas pouvoir la combattre avec mes livres, mais il est possible de la combattre avec certains livres. Le succès de *Gomorra* a fait du tort aux boss qui, du coup, ont menacé Roberto Saviano. Paradoxalement – et malheureusement pour Saviano – c'est un bon signe.

Dans votre généalogie littéraire, peut-on dire que Leonardo Sciascia serait le père ? Comme chez lui, vos romans ne sont pas des polars, même si mort violente il y a, un certain suspense il y a, et surtout, votre écriture est à la fois précise et littéraire.

Nous sommes des nains sur les épaules des géants, comme disait quelqu'un. Je me sens sur les épaules de Sciascia, qui était sur les épaules de Brancati, qui était sur les épaules de Pirandello...

Pour finir, pouvez-vous nous dire comment vous êtes lu en Italie quand vous rencontrez des lecteurs ?

Je crois être considéré comme un écrivain « cruel », qui montre le côté sombre de l'existence. Un tragique grec. Personnellement, je me considère un peu plus prismatique. Je voudrais écrire des « drames gais » comme il est écrit sur le frontispice du *Don Giovanni* de Mozart.

(Palermo), *La Pensée de midi*, n° 8, 2002, Arles.

Un cœur de mère, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 2005, Paris (rééd. Rivages poche, 2007).

Fils de personne, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 2007, Paris.

À paraître :

Les Fous de Palermo, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 2008, Paris.

Neige et charbon

Mario Giacomelli a photographié comme Robert Alajmo écrit : en noir et blanc, très contrasté, cogné même, sans ombre portée.

Catherine Argand

→ Cet homme, né dans les Marches en 1925, ancien employé typographique dans une imprimerie dont il deviendra le propriétaire, effectuait lui-même ses tirages, renouvelant ainsi le geste initial, réitérant un regard, une facture qui ne laissent rien dans l'ombre. Les photos qu'il nous a laissées (des paysages, des groupes, des nus, des vieillards, des séminaristes, des natures mortes...) privilégient le grain, exaltent les contrastes. Là-dedans, nulle mollesse, demi-teinte ou incertitude : tout se voit. Essentiellement narrative, sa photographie exprime dans sa présence radicale un refus on ne peut plus clair du faux-semblant et tout autant du jugement. Cette facture se retrouve chez Roberto Alajmo, « l'anti-négociateur subtil » comme disent les Suédois qui ne le comprennent pas, visiblement sorti du même chapeau quelques décennies plus tard. En 1959 précisément, et à Palerme, d'un père et d'une mère qui se suicida. Dans chacun des trois titres traduits en français (*Un cœur de mère*, *Fils de personne* et *Les Fous de Palerme*), l'écriture dangereusement simple, quasi naturaliste, blanche presque, solarise des personnages empiriques dénués de tout recul, de toute morale. Dans le premier livre, un jeune homme affame un enfant pour ne pas avoir à affronter sa

mère. Dans le deuxième, des parents désignent leur fils comme criminel pour ne pas avoir à vivre sur la paille. Dans le troisième, quantité d'individus font tenir leur vie comme ils le peuvent, avec un sens inné du *kairos*, c'est-à-dire du moment juste, de l'occasion, dans le meilleur des cas.

L'effet de relief, dans chacun de ces livres, est saisissant. Les personnages sur la page blanche gesticulent comme du charbon en mouvement. Et ce contraste entre la fluidité atone de l'expression et l'âpreté des comportements manifeste, comme chez Giacomelli, un refus on ne peut plus clair du faux-semblant comme du jugement. Les deux opèrent sans raideur ni douleur, mais avec une inaltérable fermeté.

Car Roberto Alajmo et Mario Giacomello cherchent tous deux à faire la lumière – au sens strict – sur ce qui relève de la condition humaine. Et l'un comme l'autre, avec un doigté incroyable, mettent l'ampoule au bon endroit. De telle sorte qu'elle révèle sans éblouir.

Catherine Argand, journaliste et critique littéraire pendant quinze ans, est responsable de la collection de littérature étrangère chez Payot et Rivages depuis 2003.



DR

Survол de la bande dessinée italienne contemporaine



Gabriel Pailler, librairie M'Lire, Laval

→ Quand on s'attaque au neuvième art transalpin, on pense tout de suite à cette longue tradition du noir et blanc dans laquelle Hugo Pratt et son héros Corto Maltese représentent la partie la plus visible de l'iceberg ; n'oublions pas les grands noms comme Toppi, Battaglia, Micheluzzi ou Crepax... Bien sûr, d'autres encore comme Giardino,

Mattoti, Altan, Liberatore ont marqué l'histoire et le renom de la BD italienne en France à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt par l'intermédiaire de revues comme *L'Echo des savanes* ou *À suivre*. Le *fumetto* contemporain résout de voix plus divergentes autant par les techniques utilisées que par la narration ou les

thèmes abordés. Je me propose alors de vous présenter ceux qui, me semble-t-il, font le renom de la bande dessinée *made in Italia*. Cette liste n'est pas exhaustive, sûrement empreinte de subjectivité et son ordre n'a aucune volonté de classement. Il se peut donc que des scénaristes et des dessinateurs ne soient pas mentionnés, mais, hélas, c'est bien là



le souci d'une anthologie.

Avant de décortiquer leur travail personnel, je tiens à souligner que le fil conducteur de cette sélection serait celui d'une perception plus moderne de ce médium, tournée vers une réflexion sur les manières de dessiner et de construire un récit en BD ; la coupure avec une certaine rigidité de la forme et une ambition qui semble sourdre chez ces dessinateurs et scénaristes de mettre en scène des thèmes actuels.

Je voudrais débiter ici par un des acteurs majeurs de la bande dessinée actuelle en Italie, **Igort**. Illustrateur, scénariste et éditeur, il dirige les éditions Coconino Press qui éditent chez nous, en collaboration avec Vertige Graphic, une bonne partie des jeunes

pousses transalpines. Il anime également la revue-anthologie *Black* qui présente un panel large et foisonnant des avant-gardes du neuvième art dans le monde. En ce qui concerne son travail, Igort réalise des BD dont la narration tend à se débarrasser des vieux codes de l'art cynégétique à bulles, pour le rapprocher du *graphic novel* ou d'une narration plus romanesque. De façon simpliste, sa production peut se répartir dans deux directions : d'une part, des histoires grand public publiées par Casterman, *5 est le nombre parfait*, *L'Alligator*, *Fats Waller*, avec des thématiques centrées autour du jazz et du polar version années cinquante, d'autre part, une expérimentation plus intime dans la collection Ignatz (avec la

série *Baobab*), éditions Vertige Graphic/Coconino Press. À signaler un entre-deux avec l'album *Sinatra* qui développe tous ces thèmes musicaux et noirs auxquels j'ai fait référence et qui est publié par L'association.

Des ambiances sombres d'un monde désolé, dur, voilà ce qui caractérise les planches des albums de **Gipi**, le dessinateur le plus connu en France – si l'on considère qu'avoir un prix à Angoulême (en 2006 pour *Notes pour une histoire de guerre*, album publié chez Actes Sud) fait accéder à la notoriété un auteur aux qualités indubitables, mais publié par l'édition indépendante et trop peu représenté. À part deux albums, *Le Local*, publié dans la collection Bayou des éditions Gallimard et le précédemment cité *Notes* chez Actes Sud, son œuvre est essentiellement éditée par Vertige Graphic. Son travail se partage entre peinture, illustration et bande dessinée. Son trait fin, fragile, et ses couleurs à l'aquarelle, qui savent être denses et légères à la fois, traduisent la difficulté de vivre de personnages en décalage face au monde.

Avec un seul album, *Aller simple*, paru chez Coconino Press/Vertige Graphic en 2005, **Piero Maccola** rejoint Gipi par son trait fin et son travail de la couleur en bichromie. Il nous raconte de façon poignante l'absurdité de la guerre par l'intermédiaire du journal d'un officier italien basé en Sicile en 1943 au moment où les Alliés débarquent.

Dans un style tout à fait différent, plus figé, relevant de l'illustration, qui d'ailleurs se trouve être sa première activité, **Elfo** a livré deux histoires totalement différentes publiées aux éditions →





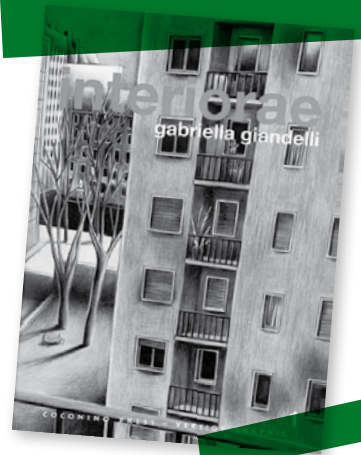
Les Enfants Rouges. *Love stores*, recueil de petites histoires banales d'une page sur une personne en particulier et qui forment bout à bout un mélange disparate, mais englobant, de nos contemporains en ce début de siècle. Une somme d'histoires d'amour et de vies, subtile, tendre et grinçante. Son deuxième album, le bien nommé *La Faute à 68*, raconte cette année charnière de l'histoire traversée par de petites trajectoires individuelles, dont l'expérience personnelle de son auteur.

Avec deux albums publiés chez Casterman, **Davide Toffolo** se situe dans la droite ligne des idées d'Igort sur la déconstruction de la bande dessinée traditionnelle en la rapprochant d'une narration plus romanesque, intime. Son dessin, à mi-chemin entre des influences japonaises et américaines, le met généralement en scène dans un questionnement

sur l'homme contemporain et sa relation à son environnement. *Le Roi blanc* nous raconte l'histoire d'un cas d'espèce, le gorille albinos du parc zoologique de Barcelone, alors que *Pasolini, une rencontre*, est un mélange de biographie et d'interview rétrospective avec le cinéaste et écrivain italien, figure majeure de la création contemporaine.

Dans un registre plus underground, **Marco Corona** a édité trois albums, dont deux chez Rackham. *Bestiaire*, une histoire sombre à l'ambiance glauque, pour un meurtre et une enquête dans un petit village, entre ombres et lumières, très proche du dessin suintant d'un Blanquet, et *Frida Kalbo*, biographie célébrant la peintre mexicaine à travers les différentes facettes de sa vie, sentimentale, artistique et politique. Chez Coconino Press, le premier tome de *Reflets* se révèle plus intimiste, un trait haché au noir et blanc plus suggestif (comparé aux deux Rackham) pour une histoire familiale avec une plongée dans des souvenirs d'enfance.

Les femmes ne sont pas en reste, et commençons par **Francesca Ghermandi** qui après des études d'architecture arrête tout pour débiter la bande dessinée. Dans *Pastille* et *Bang, t'es mort*, c'est un univers proche du cartoon, débridé, acidulé et plein de couleurs qui déferle sur ce petit monde masculin. Ce qui tranche avec des personnages un peu losers et leurs trajectoires tremblantes.



Pastille se révèle proche d'un univers à la Lewis Carroll pour conter les aventures d'une petite fille alors que *Bang, t'es mort* retrace une aventure plus proche du polar (ces deux albums sont publiés au Seuil).

À l'opposé, **Gabriella Giandelli** développe des ambiances oniriques et mélancoliques dans des histoires urbaines qui font résonner la solitude d'hommes et de femmes confrontés à un milieu froid et violent. Dans les deux tomes d'*Interiorae* publiés chez Coconino Press/Vertige Graphic, se dévoile cet univers urbain, obscur dans lequel sont représentés des personnages inexpressifs et distants avec leur milieu. Même chose pour l'album *Silent blanket* édité par le Seuil, une histoire noire où la manipulation entraîne un homme à la vie simple vers la mort. Non seulement illustratrice, Gabriella Giandelli écrit des histoires pour les enfants, dessine pour la presse, développe une activité de designer et sait aussi se mettre au service d'autres dessinateurs comme Mattoti dans *Lettres d'un temps éloigné* et Anita pour Stefano Ricci.

Pour finir, **Vanna Vinci** est le

seul auteur italien féminin soit publié chez un plus gros éditeur généraliste, Dargaud, avec deux albums, *Aida, à la croisée des chemins* et le premier tome de *Sophia, la fille en or*. Riche de nombreuses créations en Italie et de collaborations au Japon avec la revue du label Kondasha, Vanna Vinci nous a livré deux récits graphiques, au dessin inspiré du manga tout en gardant un certain réalisme à l'europpéenne, où se dévoilent des histoires plus longues avec des personnages un peu perdus, à la recherche de réponses qui arrivent par l'intermédiaire soit de l'alchimie, soit de fantômes. Une lutte contre l'oubli, la mort grâce à des interactions entre présent et passé.

Deux mentions spéciales en forme de post-scriptum pour **Massimo Mattioli** et **Stefano Ricci**. Le premier fait partie de cette génération de créateurs dont je n'ai parlé que très furtivement en préambule, le second est un auteur inclassable entre peinture et illustration pour lequel j'ai une grande affection. **Mattioli** est le célèbre auteur de la série *M le magicien*, série mythique parue dans le journal *Pif* au cours des

années soixante et dont l'œuvre est rééditée par l'Association. Un travail de fond qui est à saluer ici pour une maison indépendante qui a montré en France la voie à une narration différente et à ce que l'on nomme aujourd'hui le récit graphique. J'ai découvert **Stefano Ricci** en 2000 et ce fut un choc visuel, à la sortie du premier tome de *Dépôt noir* aux éditions Fréon (devenu maintenant Frémok après son mariage réussi avec les éditions Amok), un recueil de dessins, de son travail purement graphique. Un travail de la matière où les dessins prennent vie, nous dévoilent leurs secrets et dont trois autres livraisons ont suivi. À noter qu'il a également illustré deux BD, *Tufo* (avec Philippe de Pierpont) et *Anita* (avec Gabriella Giandelli) parues aux éditions Amok. *Tufo* conte l'histoire d'une cantatrice vivant à l'écart d'un village dans une carrière de tuf qu'elle sculpte afin d'y créer un théâtre, histoire sensible et douce qui rejoint *Anita*, récit de la vie d'une jeune femme, serveuse dans un bar. Ces deux récits sont servis par une illustration réaliste, émouvante, entre ombre et lumière, par un artiste rare à la manière d'un Mattoti.

Pour conclure, j'aurais pu dire quelques mots sur certains auteurs édités par de plus grosses maisons d'édition comme Delcourt, Les Humanoïdes associés ou même Casterman. J'aurais pu citer d'autres noms, d'autres styles, d'autres thèmes. Mais comme je l'ai rappelé en commençant, l'exhaustivité n'était pas le but recherché. Il me semble que la BD, considérée trop longtemps comme un art mineur, un divertissement pour gamins at-

tardés, loin de la réflexion et de la maîtrise que nécessite la création en peinture ou en littérature par exemple, a abordé un virage dans l'exploration des thématiques abordées, dans la construction et la mise en forme du récit. Ce genre s'est complexifié et gagne de plus en plus ses lettres de noblesse. Des artistes novateurs comme ceux précédemment cités nourrissent leurs œuvres d'interpénétration de genres, de styles, d'une volonté de ne pas se limiter à des thématiques classiques et qui révèlent notre époque et finissent par former une littérature graphique monde. Ils sont aidés en cela par des éditeurs, la plupart indépendants, qui cherchent non seulement la perle rare, mais plus encore des façons de raconter novatrices, hors des sentiers battus. Comme vos libraires tentent de vous les faire passer.



4

A black and white photograph of a man with dark hair, smiling slightly and resting his chin on his hand. He is wearing a dark jacket. The background is a plain, light-colored wall. The image is partially overlaid by a large green graphic element on the right side.

Marcello

Fois

Dans la Sardaigne du tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle, la destinée de **Samuele Stocchino, criminel légendaire qui sema la terreur parmi les siens**, reflète les croyances et les superstitions de son île. Enfant, on lui décèle un cœur en forme de tête de loup et l'on pressent le pire. Une nuit, alors qu'il rentre en compagnie de son père, un simple verre d'eau refusé annonce une série de malheurs pour l'ensemble des habitants. En esquisant cette cosmologie sarde (*Mémoire du vide*), **Marcello Fois** nous immerge dans une âpre poésie et fait de l'île elle-même un personnage à part entière. Elle porte ses habitants et les marque de l'empreinte de ses vents arides. Elle offre même une seconde naissance à Samuele Stocchino, en le faisant glisser dans une faille rocheuse, utérus de rocaïlle, et reposer sur un genévrier millénaire. Les secousses qui traversent la vie de Samuele Stocchino n'en chuchotent pas moins l'avènement de la Sardaigne au monde moderne.

Entretien réalisé le mardi 17 juin 2008 en français.

Lydie Prioul, librairie Le Merle Moqueur, Paris / Sophie Garayoa, groupement Initiales

→ **Quand et comment êtes-vous venu à l'écriture ? Je crois savoir que vous aviez entamé des études de médecine que vous avez abandonnées pour vous consacrer à l'écriture.**

J'ai été un lecteur très précoce, j'ai commencé à lire à quatre ans. Quand j'étais adolescent, je croyais que mon destin était de devenir médecin ; mais le petit lecteur qu'il y a en moi m'a dit de devenir écrivain. J'ai écrit mon premier roman, Picta à onze, douze ans. Mais je suis tout d'abord un lecteur, c'est en lisant que je me suis imaginé écrivain. Et pour moi, maintenant, l'énergie, la joie de l'écriture sont fondamentales.

Quels sont les écrivains qui vous ont donné envie d'écrire ?

Au début, je lisais tout ; c'est la lecture en elle-même que j'aimais. Pour moi, la période « non critique » est la plus importante dans ma vie de lecteur. C'est très tôt que j'ai appris le sens de l'écriture et à faire la différence entre les écritures.

Et c'est très important, car dans un livre, il doit y avoir aussi une petite bibliothèque. Dans mes romans, il y a le roman de Marcello écrivain et il y a aussi Marcello lecteur. À mon sens, l'écrivain a le devoir d'être porteur d'un héritage.

On retrouve ce désir de ne pas rompre le fil de l'histoire dans les thèmes mêmes de vos romans.

Mon projet est de faire une histoire spéculaire. Je ne veux pas traiter les événements de façon simplement chronologique ; je veux mettre les époques côte à côte et montrer l'enchaînement des choses ; ce qui a changé du point de vue de la langue, de l'histoire, des lieux... J'écris mes livres en alternant les époques pour dévoiler les articulations qu'il y a entre elles.

« Son Excellence le préfet Gandolfo a l'impression d'entendre une langue qui n'en est pas une. Celui qui parle de cette façon est certainement dangereux. Son assistant à la petite moustache, au contraire, a l'impression de lire les comptes rendus de Cicéron sur les Pellites, les gens des nuraghes →

4

couverts de peau. Le préfet regarde son assistant. Ce sergent devenu [Samuele Stocchino] fou commence à lui créer des problèmes avec Rome. Mais la question de l'ordre public semble être maîtrisée.

« Activons les milices, ordonne-t-il. » (*Mémoire du vide*'')

Avec votre dernier roman, *Mémoire du vide*, qui se situe au début du XX^e siècle, de la guerre coloniale en Lybie à l'arrivée des fascistes, vous entamez un nouveau cycle de votre projet de raconter l'histoire de la Sardaigne ?

Oui... mais la Sardaigne est un dispositif littéraire pour dire la haine et la terreur que je ressens face à la perte de la mémoire. Je pense qu'une société qui perd la mémoire est une société pauvre. Je n'écris pas sur la Sardaigne. Je suis un auteur éthique, pas ethnique. Je ne dis pas dans mes romans qu'être sarde est bien en soi. L'écrivain doit considérer l'histoire régionale comme faisant partie de la grande histoire. La vie de Samuele, c'est la petite histoire. Mais son histoire ne se fait pas écraser par la grande. Les deux échelles se mélangent, elles ne se heurtent pas. Samuele se rend compte qu'il fait partie d'une histoire plus grande que lui. Il va en Lybie, puis participe à la première guerre mondiale. Mais en même temps, il est très conscient de sa petite histoire et ne la refuse pas.

Vous avez apparemment besoin de vous appuyer sur des personnages qui ont réellement existé.

Ce choix vient d'un problème du rapport avec le lecteur. C'est comme si je signais un pacte avec lui. Je dis au lecteur : ce que j'écris ne deviendra jamais hier, mais ce sera toujours aujourd'hui pour toi.

Comment choisissez-vous ces personnages ? Pourquoi avoir choisi Samuele Stocchino pour votre dernier roman ? Que voulez-vous dire avec ce bandit mythique ?

Je choisis des personnages qui me ressemblent ; à la fois vertueux et méfiants. Comme eux, je suis à la fois très sarde et citoyen du monde. En écrivant sur des personnages bipolaires, je cherche à m'affranchir de l'ethnique pour atteindre l'universel. Stocchino est un personnage bipolaire. Il passe d'une exaltation incroyable à la plus sombre dépression. Ce sont les extrêmes qui, je crois, font de cette histoire une histoire universelle. Les extrêmes, c'est l'aujourd'hui pérenne. Le milieu, c'est l'aujourd'hui qui passe. Les écrivains qui restent sont ceux qui parlent des extrêmes.

« Aussi commence-t-on à le voir partout : dans les couvents habillé en bonne sœur, dans les bois nu comme le premier homme, près des sources au moment où il se désaltère avec les

bêtes, aux croisements alors qu'il attend l'ennemi. Aux enfants qui ne dorment pas on dit que le tigre arrive. Sept crimes en 1925. Toujours à un pas d'être capturé, toujours impossible à capturer. Samuele n'est pas vivant, celui qui l'attraperait découvrirait que cette enveloppe de nerfs et de muscles est un corps vide. Celui qui l'a regardé dans les yeux a vu le regard vide, distant, du bourreau. »

Au sujet de la guerre, Samuele est très lucide : il dit clairement que lui et ses camarades n'ont rien à y faire, que les Sardes sont « le doigt dans la bouche ».

« Et que ce Sarde, lui inclus, n'avait en effet, aucune raison de se trouver là. [...] »

« Puddud'Oliena raconte l'histoire d'un de ses parents qui avait une affaire de terrains avec un propriétaire de Mamoiada et qu'un jour on a trouvé lié à un arbre, mis en pièces. La tête d'un côté, de l'autre les mains, un pied entier, l'autre probablement dévoré par un sanglier. Et il y avait enfin le torse qui était lié au tronc. Il est clair que l'on sait qui a fait ce massacre, n'est-ce pas ? Mais non, ils disent qu'il manque des preuves certaines, jusqu'au moment où un médecin trouve dans la bouche du cadavre le moignon d'un doigt avec un anneau. Deux plus deux égalent quatre : ils vont chercher le propriétaire de Mamoiada, qui, comme par hasard, a une main bandée à cause d'un doigt coupé et, comme par hasard, le même doigt que celui qu'on a trouvé dans la bouche du mort. Ils lui demandent de montrer sa blessure, mais les commis bergers et les gens de la famille s'empressent de témoigner que le doigt, l'anneau, il se l'est coupé en taillant du bois ; et alors on lui demande de montrer le doigt, mais il répond qu'il l'a enterré pour qu'il le précède chez Notre seigneur. Aussi lui montrent-ils l'anneau et il dit que oui, que l'anneau effectivement lui appartient, mais que quel'un le lui a volé quelque temps auparavant. Alors le maréchal qui est allé l'interroger [...] »

Oui. Stocchino n'a pas de rapport critique à la grande histoire. La force de ce personnage, c'est qu'il a conscience de lui-même. En Sardaigne, on dit : « Celui qui a conscience de lui-même peut s'ouvrir au monde, celui qui ne se connaît pas ne peut pas s'ouvrir au monde. » Stocchino n'est pas un candide ; il regarde le monde sans surprise.

D'ailleurs, vous dites qu'il faut connaître les règles pour désobéir.

« Manai senior, vieux et savant d'antiques savoirs, croit que Stocchino en fuite est moins dangereux pour lui que Stocchino héros. Et cela parce que depuis les temps des temps on constate que dans ce village-monde il existe des règles pour ceux qui sont en fuite, mais non pour les héros. Toutefois,

1 - Toutes les citations sont extraites de *Mémoire du vide*.



Manai n'a pas eu l'occasion de voir combattre Samuele. Lui, senior, vieux et savant, n'arrive pas à comprendre que connaître les règles sert à mieux leur désobéir. »

Oui. Les obéissants sont ceux qui font le slalom entre les lois... Les autres ne sont pas désobéissants, ils sont stupides !

La malédiction, la fatalité a une place très importante dans votre roman. Est-ce votre façon de faire de la littérature noire ?

« Cet enfant a le cœur en forme de tête de loup, dit tout à coup Annica, il a le cœur anguleux, comme celui des assassins. Antiocha pointe son doigt vers elle, mais elle sait qu'elle mène un combat déjà perdu. Annica a vu un cœur en forme de tête de singe dans la poitrine de Filippo Tannchis et en effet il n'a pas fallu longtemps pour comprendre qu'il était fou. »

Ce roman, Mémoire du vide, est un roman sur la superstition du destin. Stocchino se rend compte qu'il n'y a pas de destin, mais une superstition au sujet du destin. Je pense que les sociétés qui ont oublié croient au destin, elles deviennent superstitieuses. Dans Œdipe roi, Tirésias dit à Œdipe qui se lamente : « Tu crois au destin parce que tu as oublié. » C'est ça le centre de mon roman. Une société saine est une société qui n'oublie pas, qui a toujours conscience de sa propre histoire.

« Ça avait été ainsi : d'une manière qui avait éclairé dans quelle solitude, dans quelle solitude désespérée on peut tomber. Samuele sait qu'à partir de cette nuit tout événement n'est rien d'autre qu'une marche vers l'abîme. Samuele le sait en lui-même cette nuit-là a définitivement tué toute idée de rédemption. »

“ Je choisis des personnages qui me ressemblent ; à la fois vertueux et méfiants. ”



Dans Mémoire du vide, la nature est très présente, tous les éléments sont des personnages à part entière. Les hommes et les femmes évoluent au même titre que les autres éléments : on dirait un monde animiste.

« La deuxième nuit, les sangliers, les chats sauvages, toutes les visions ont cessé de le visiter. Samuele suspendu dans l'abîme à l'intérieur de la crevasse ne peut voir que les bords du rocher qui vingt, trente mètres plus haut laissent passer lumière et obscurité, puis un ciel de Soleil qui pénètre, puis un murmure venteux qui fait bouger la poussière, puis un noir qui n'est rien de rien, où passent des milliers d'étoiles. Samuele est suspendu au milieu de la crevasse, embrassé par un genévrier fou de solitude, qui maintenant l'enserme et ne veut pas le laisser partir. »

Je suis né dans la nature. La nature est une valeur importante de mes racines sardes. De ce point de vue là, être sarde est une bonne chose ! D'ailleurs, le cœur de Samuele est une petite pierre... quand il tombe dans l'abîme, c'est une forme d'initiation. Et à la fin, il se sauve par l'abîme.

D'ailleurs, vous dites que tout se répète... comme ce mouton qui tombe du ciel à deux reprises dans le roman, ou le précipice qui attire et protège Samuele. Votre roman est construit comme en cercles successifs...

« Mais cela dure peu de temps : à peine a-t-il dépassé un tournant, voilà l'explosion, un mouton fait sauter une mine. Le chauffeur perd presque le contrôle de la voiture, prise dans le déplacement d'air. Mais ce n'est pas le pire, car en un instant l'automobile est frappée par des morceaux de cadavres →

d'animaux. Un agneau tombe d'en haut sur le capot. Samuele écarquille les yeux : Seigneur Dieu, le passé qui revient. » « En effet, ils le savent bien, la course de Samuele finit devant la crevasse. Une fente étroite qu'il reconnaît immédiatement, il y est resté pendant quatre jours quand il avait sept ans. »

Oui, tout à fait ; c'est un dispositif pour exposer le principe de superstition du destin : ces choses qui arrivent ont une explication pratique.

On retrouve les extrêmes dont vous parliez dans la langue, l'écriture. Des passages d'une grande oralité, qu'on aurait envie d'entendre lire, alternent avec des passages extrêmement sophistiqués. C'est à la fois la Sardaigne et à la fois un village-monde, comme vous le dites. Les accents antiques sont aussi extrêmement puissants dans ce roman...

“ Je n'aime pas l'idée de la modernité sans la tradition. La modernité est absolument liée à la tradition “

« Imaginez la scène : cet homme a tout perdu. Il se donne en cible, mais plus il s'expose, plus il semble imprenable. Il vit dans l'aura de l'immortalité comme dans une cuirasse. Pendant sa disparition [...], il y avait eu au village l'euphorie d'un cauchemar qui s'achève. [...] Pendant les deux mois où l'on crut Samuele définitivement, irréfutablement, mort, quelques métayers commencèrent à piocher les terrains abandonnés à eux-mêmes pendant des années et à tailler des oliviers réduits désormais à l'état sauvage et à redresser des rangs de vigne abandonnés à leur destin. »

Oui, car je voulais écrire une histoire moderne. Et la seule façon pour moi, c'est de le faire « à l'ancienne ». Je n'aime pas l'idée de la modernité sans la tradition. La modernité est absolument liée à la tradition. L'écrivain a selon moi le devoir de porter un héritage. Un écrivain ne doit pas s'agenouiller devant le lecteur, il doit toujours le surprendre, ne pas lui obéir. Le lecteur respecte l'écrivain qui lui représente une réalité qu'il n'avait pas prévue. Le lecteur n'a pas besoin d'un écrivain qui écrit comme lui ou comme il attend. C'est pour cette raison que, dans l'écriture, il doit y avoir tout : histoire, trame, langue... Le travail de lien avec le lecteur, ce n'est pas à l'écrivain de le faire... plus au libraire ! Chacun doit faire son travail !

Vous parlez beaucoup d'héritage... on pense à vous lisant à Graziela Deledda.

Oui, absolument. Mais pas seulement, Salvatore Satta... mais aussi Faulkner, Giono que j'aime énormément. La Colline a valeur d'évangile pour moi ! J'aime aussi beaucoup Le Hussard sur le toit...

Vous citez Faulkner, Giono... Ces deux écrivains étaient très fortement inscrits dans leur terre d'origine, mais sont aujourd'hui des écrivains reconnus mondialement...

Oui ! J'ai appris à créer dans la continuité de l'héritage en lisant ces auteurs ou d'autres : Sciascia, Melugada, Paolini, Calvino... Je suis un auteur narratif qui lit beaucoup de poésie. D'après moi, la poésie est une sorte d'entraînement pour les mots, la poésie prend les mots dans toute leur faiblesse et les rend forts ! Le romancier peut alors s'emparer de ces mots et les utiliser dans ses romans. Le travail a déjà été fait par les poètes ! Quand je suis triste, je lis Walt Whitman ; c'est une véritable source d'énergie... T.S. Elliot, Leopardi, Rimbaud, je les considère bien au-dessus de tout.

N'avez-vous pas le désir d'écrire de la poésie vous-même ?

Pour l'instant, je la respecte trop !

Vous êtes considéré comme un auteur de roman noir, vous dites que l'écriture de Sciascia est la preuve de la force de ce genre. Est-ce également votre but ?

En Italie, un journaliste a dit un jour : « Marcello Fois écrit des romans noirs. » Et ça ne pose pas de problème, je n'ai aucun problème avec le genre. Je suis un lecteur compulsif, je lis des romans d'amour, des policiers, des romans érotiques... Avant d'écrire, je ne me dis pas : « Je vais écrire un roman noir. » J'écris des choses qui sont importantes pour moi. Je suis devenu un écrivain en apprenant à écouter, j'écris en respectant le rythme, les pauses, le ton. Ce que vous avez dit sur l'oralité de mon roman est très important pour moi. Le « noir » est juste une façon d'atteindre ce résultat. J'affronte le problème du genre d'un point de vue uniquement littéraire. Pour moi, ce n'est ni un problème social, ni un problème tactique... c'est un problème purement littéraire.

Mais vous vous êtes emparé de cette étiquette « noir » en créant le groupe 13 ?

Le groupe 13 n'est pas une école, c'est juste un groupe d'amis. Nous lisons, nous parlons de littérature, nous mangeons et buvons !

Fréquentez-vous des librairies ?

Oui, j'aime beaucoup les librairies, je peux y passer de très longs moments... Mon épouse ne comprend pas : je reçois cinq à six livres par jour, mais je ne peux sortir d'une librairie sans acheter un livre... La situation de la librairie est très différente en Italie : il y a très peu de librairies vraiment indépendantes ; beaucoup de chaînes appartenant à des groupes éditoriaux, qui étaient de qualité au début et qui maintenant ressemblent à des supermarchés. Il y a aussi les Fnac et les grandes surfaces qui peuvent proposer les livres

moins cher qu'ailleurs : en effet, le prix unique n'existe pas en Italie.... C'est pourtant à mon sens le moins que l'on puisse faire pour le livre !

« On peut comprendre bien des choses devant une vitrine de librairie, et plus encore si on entre. On comprend, par exemple, que se contenter des tables des nouveautés, c'est comme séjourner dans un village de vacances qui est toujours le même, quel que soit l'endroit du monde où il se trouve ; on comprend que le cœur des librairies est constitué de l'ensemble des univers qui les habitent ; on découvre que le pouvoir d'un lecteur est de dénicher un livre extraordinaire, relégué au fin fond d'une étagère et de le faire lire à ses amis, à ses collègues, aux gens qu'il aime². »

Sheol

traduit de l'italien par Catherine Pitiot, Traméditations, Paris, 1999 (réed. Points Seuil, 2000).

Sempre caro

traduit de l'italien par Serge Quadrupani, préface de Andrea Camilleri, Traméditations, Paris, 1999 (réed. Points Seuil, 2001).

Un silence de fer

traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Le Seuil, Paris, 2000 (réed. Points Seuil, 2004).

Le Sang du ciel

traduit de l'italien par Serge Quadrupani, préface de Manuel Vazquez Montalban, Traméditations, Paris, 2000 (réed. Points Seuil, 2001).

Plutôt mourir

traduit de l'italien par Nathalie Bauer, le Seuil, Paris, 2001 (réed. Points Seuil, 2005).

Nulla : une espèce de Spoon River

traduit de l'italien par Dominique Vittoz, Fayard, Paris, 2002.

Gap, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Le Seuil, Paris, 2002.

Ce que nous savons depuis toujours,

traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Le Seuil, Paris, 2003.

Ce que tu m'as dit de dire

traduit de l'italien par Nathalie Bauer, coll. « Scripto », Gallimard-Jeunesse, Paris, 2004.

Les Hordes du vent

traduit de l'italien par Dominique Vittoz, Le Seuil, Paris, 2005.

* Toutes les citations sont extraites de *Mémoire du vide* sauf mention contraire.

2 - Marcello Fois, *Journal intime et politique. Italie*, traduit par Dominique Vittoz et Alain Sarrabayrouse, éditions HB, 2006.

La Fosse aux ours, un éditeur lyonnais fou d'Italie

Pierre-Jean Balzan,
directeur des éditions de La Fosse aux ours.

→ Dans un des plus beaux livres sur l'amour de l'Italie, Frédéric Vitoux écrit : « Roger était entré en Italie comme on entre en religion, et ce fut, je l'ai dit, la religion du bonheur¹. »

Il en va un peu de même pour la littérature italienne. J'ai commencé par les aventures de Côme du Rondeau, le baron perché qui se réfugia dans les arbres pour échapper à un plat d'escargots. Un autre héros de Calvino, le jeune Pino du *Sentier des nids d'araignées*, allait m'immerger dans la seconde guerre mondiale qui domine l'œuvre de trois des plus grands écrivains italiens : Primo Levi et l'univers concentrationnaire, Beppe Fenoglio pour la guerre civile et Mario Rigoni Stern, sergent égaré sur le front russe.

Après, j'ai voyagé du nord au sud en passant par la Sicile de Sciascia et Brancati et la Sardaigne de Sergio Atzeni et Marcello Fois, toujours enthousiasmé par la richesse et la diversité de la langue : une littérature des régions qui n'aurait rien de régionaliste. Une vraie littérature de poètes, disait Mario Rigoni Stern en donnant au mot poésie un sens très large. Et même une littérature de poétesses car on ne peut oublier les figures emblématiques de Grazia Deledda, Elsa Morante, Natalia Ginzburg ou Anna Maria Ortese.

Et puis, toujours, cette légèreté qui vous fait passer de la tourmente du XX^e siècle à un questionnement aussi crucial : un vrai Romain est-il un supporter du club de foot de la Roma ou de son éternel rival la Lazio ?

¹ - Frédéric Vitoux, *Il me semble désormais que Roger est en Italie*, Actes Sud, 1986.



Saisons

Mario Rigoni Stern

Clarisse Blanchard, librairie La Manœuvre, Paris 11^e.

En septembre 2008, *La fosse aux ours* nous offrira le dernier ouvrage de Rigoni Stern, *Saisons*, métaphore d'un cycle qui s'achève pour mieux se souvenir. Ce grand homme amoureux de la nature nous raconte encore et encore les petits miracles quotidiens de la forêt, la neige, les soirs d'été, la couleur des chemins au printemps, toujours dans une langue frappante de simplicité et de vérité. Pas de *pathos* dans ses écrits, jamais, juste la criante vérité sur l'opposition manichéenne des hommes à la nature, et c'est là toute la force de son œuvre.

« Lire Mario Rigoni Stern, c'est s'abreuver à la beauté, à la fraternité, se nourrir de mots loyaux et doux, de ceux qui susurrent le raffut du monde en empruntant les chemins de la poésie », disait Martine Laval à la sortie du *Vin de la vie* en 2002 – sans doute le plus bel hommage rendu à ce grand auteur.

Mario Rigoni Stern est né en 1921, le jour de la Toussaint, sur la plateau d'Asagio. Chasseur alpin dans l'armée italienne pendant la seconde guerre mondiale, il fit la guerre en France, en Grèce, en Albanie, en Russie, puis il fut prisonnier des Allemands jusqu'en 1945, où il s'échappa enfin d'un camp et rentra chez lui à pied. Dès lors de son retour sur le plateau natal, il n'en descendit plus.

Jusqu'en 1969, il était employé au cadastre, menant une vie simple ; il était un homme de la terre, un montagnard, et un écrivain. S'inspirant de son expérience, il a raconté et nourrit ses récits de son expérience tourmentée, partagé cette compassion pour les hommes et les êtres vivants qui le caractérise si bien. En 1953, il publie *Il Sergente della neve*, aux éditions italiennes Einaudi. Ce livre est aujourd'hui un classique des lettres italiennes, étudié dans les écoles. Il est des auteurs, je pense à Rigoni Stern, mais aussi à Aharon Appelfeld ou Primo Levi, que l'on souhaiterait faire découvrir à la terre entière...

Ce grand homme riche, sain, incroyablement attachant, nous laisse une œuvre qu'il est nécessaire de redécouvrir, particulièrement aujourd'hui, puisque ce montagnard généreux, ami de Primo Lévi, gardien de la mémoire de ce siècle tourmenté, nous a quittés en juin dernier il nous a quittés en juin dernier, à l'âge de 86 ans.

~~~~~  
*La Chasse aux coqs de bruyère*, traduit de l'italien par Georges Piroué, Denoël, Paris, 1964 (rééd. 10/18, 1997).

*Histoire de Tönle*, traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo, préface de Claude Ambroise, Terra d'Altri, Lagrasse, 1988 (rééd. 10/18, 1995).

*Le Sergent dans la neige*, traduit de l'italien par Noël Calef, Paris, 10/18, 1995.

*L'Année de la victoire*, traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo, coll. « Pavillons », Robert Laffont, Paris, 1998, (rééd. 10/18, 2000).

*Arbres en liberté*, traduit de l'italien par Monique Baccelli, La fosse aux ours, Lyon, 1998.

*Les Saisons de Giacomo*, traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo, coll. « Pavillons », Robert Laffont, Paris, 1999 (rééd. 10/18, 2001).

*Le Livre des animaux*, traduit de l'italien par Monique Baccelli, La fosse aux ours, Lyon, 1999.

*Retour sur le Don*, traduit de l'italien et préfacé par Marie-Hélène Angelini, coll. « Les chemins de l'Italie », Desjonquères, Paris, 1999.

*En guerre*, traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2000.

*Sentiers sous la neige*, traduit de l'italien par Monique Baccelli, La fosse aux ours, Lyon, 2000 (rééd. 10/18, 2007).

*Lointains hivers*, traduit de l'italien par Marilène Raiola, Mille et une nuits, Paris, 2000.

*Hommes, bois et abeilles*, Monique Baccelli, La fosse aux ours, Lyon, 2001.

*En attendant l'aube*, traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2001.

*Le Vin de la vie*, traduit de l'italien et préfacé par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2002.

*Entre deux guerres*, traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon, coll. « Pavillons », Robert Laffont, Paris, 2003 (rééd. 10/18, 2006).

*La Dernière Partie de cartes*, traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2003.

*Le Poète secret*, traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2005.

*Requiem pour un alpiniste*, traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, La fosse aux ours, Lyon, 2007. →



## Morts et remords

# Christophe Mileschi

La Fosse aux ours, 2008

Gabriel Pailler, M<sup>l</sup>ire, Laval

→ J'ai une faiblesse toute particulière pour ce livre, ainsi que pour *Le Clown amoureux* (chroniqué à la suite). Il est des livres – quand on est libraire – que l'on rencontre grâce à l'invitation d'auteur(s). En effet, en début d'année, j'ai contacté Christophe Mileschi et Oreste Sacchelli (coauteurs du *Clown amoureux*) afin d'organiser un rendez-vous littéraire au moment du festival de cinéma « Les reflets du cinéma italien ». Ils se sont déplacés et, qu'ils en soient encore remerciés ici, s'il y avait peu de monde au débat, nous avons eu l'occasion de passer un très agréable moment. Fin de la parenthèse, passons au livre.

Sentant la mort frapper à sa porte, Vittorio Alberto Tordo se retourne une dernière fois sur son passé. Écrivain de renom, il se désespère – alors que la camarade, elle, ne se résigne pas – de n'avoir pas su révéler à ses contemporains la vraie cruauté de la nature humaine, message qu'il voulait faire passer dans ses écrits. Mais n'a-t-il pas lui-même brouillé les pistes en magnifiant et en participant à cette glorieuse passion destructrice qu'est la guerre ; en vantant et louant les qualités d'hommes politiques prompts à appuyer leur ascension sur les réflexes de replis et de violence ?

Tordo fait partie de cette génération d'écrivains et d'artistes italiens du début du XX<sup>e</sup> siècle qui, après avoir vanté les mérites de la première guerre mondiale, se sont également accommodés du régime fasciste. *Morts et remords* nous montre ce changement générationnel, le changement d'une époque, d'une culture.

## Le Clown amoureux.

*L'œuvre cinématographique de Roberto Benigni*

**Christophe Mileschi,  
Oreste Sacchelli**

La Fosse aux ours, 2008

Qui se cache derrière cette image de bouffon survolté que nous donne à voir le pétillant Roberto Benigni dans le peu de films que l'on peut voir de ce côté-ci des Alpes ? C'est cette image stéréotypée que les auteurs vont au fur et à mesure battre en brèche. Écrite à quatre mains, cette monographie est constituée de deux parties. D'abord, les fiches détaillées des neuf films réalisés par Benigni dans l'ordre chronologique qui révèlent peu à peu les motifs et les thèmes récurrents de ce cinéaste hors normes. Dans une seconde partie, la voix est donnée aux acteurs principaux : Benigni d'abord, qui se dévoile et nous fait plonger dans sa genèse, Vincenzo Cerami, ensuite, le scénariste qui a donné sa rigueur au clown, explique son travail et sa collaboration, Nicoletta Braschi, enfin, la compagne et muse de Roberto Benigni.

*Le Clown amoureux* est un essai sur le cinéma qui se lit comme un roman ; on plonge dans un univers moins drôle qu'on ne le pense au premier degré, tout en découvrant les thèmes de prédilection du réalisateur-acteur : la ville, l'autorité, les femmes et l'amour.

~~~~~  
Dino Campana. Le mystique du chaos (essai),
coll. « Lettera », L'Âge d'homme, Lausanne, 1998.

Morts et remords, La Fosse aux ours, Lyon, 2005.

Maxel Menga, Castells, Sassenage, 2006.

Rue Marangon, Castells, Sassenage, 2006
(avec des illustrations de Charlotte Russo).

Lettre ouverte à Saint-Nicolas, coll. « Hors Normes »,
Castells, Sassenage, 2007.

Gadda contre Gadda : l'écriture comme champ de bataille,
Ellug, Grenoble, 2007.

Le Champ des possibles, coll. « Hors Normes »,
Castells, Sassenage, 2007.

Train 8017

Perissinotto Alessandro

Traduit de l'italien par Patrick Vighetti
La Fosse aux ours, 2004 (Folio Policier, 2008)

À la fin de la seconde guerre mondiale, Adelmo Baudino est révoqué de son poste de policier du rail pour cause de collaboration. Accusé à tort, il vit seul avec sa mère dans une maison en ruine, tout en travaillant sur des petits chantiers. C'est en lisant les faits divers dans un journal qu'il croit avoir trouvé la solution à son renvoi. En cherchant la personne qui voudra l'innocenter, il va reprendre du service. Une série de crimes frappent essentiellement des cheminots. Devant la passivité de la police, il va lui-même relier ces affaires et replonger dans les horreurs de la guerre. Un très bon roman policier qui nous plonge dans l'Italie d'après-guerre, ses antagonismes et sa troublante mémoire du passé récent.

La Chanson de Colombano,

traduit de l'italien par Patrick Vighetti,
La Fosse aux ours, Lyon, 2002 (rééd. Folio Policier, 2004).

À mon juge, traduit de l'italien par Patrick Vighetti,
coll. « Série noire », Gallimard, 2008
(prix Grinzane Cavour, 2005 [Italie]).

S'agapo

Renzo Biasion

Traduit de l'italien par François Maspero
La Fosse aux ours, 2008

Nicolas Trigassou, librairie Le Square, Grenoble

Renzo Biasion (1914-1996) est l'homme d'un seul livre, un chef d'œuvre. C'est parce que, déplacé d'un camp de prisonniers à l'autre, il perd les notes et les croquis accumulés, que Biasion rassemble après-guerre souvenirs et impressions, pour dire en plusieurs nouvelles l'absurdité de la campagne italienne en Grèce. Unique incursion en littérature – il se consacre après à son seul langage, la peinture.

L'épisode est connu. Envoyées en 1940 en Albanie, dans le dessein de reconstruire l'Empire romain, les troupes italiennes essuient un désastre. L'aide des divisions allemandes permet dans une violence extrême de soumettre la Grèce. Les récits de Biasion se situent en Crète, en 1943, dans un entre-deux, avant le retour terrible des Allemands fin 1943. On ne trouvera pas dans ces nouvelles la description de combats – Biasion ne donne pas à voir l'âme guerrière –, mais des hommes pris dans un faux répit, enfermés dans l'attente : il s'agit pour eux de tromper l'ordre et l'ennui. Une nature flamboyante – Biasion, homme des couleurs, écrit le blanc aveuglant des pierres, la mer qui miroite, le fauve de la garrigue –, des Crétoises qu'un « *s'agapo* », (« je t'aime » en grec) peut facilement séduire... On pourrait oublier la guerre, mais la violence cruelle surgit toujours.

On pense au désarroi, à la débrouillardise un peu lâche du soldat joué par Sordi dans *La Grande Pagaille* de Comencini, mais c'est surtout cette écriture tantôt langoureuse quand elle décrit les paysages, tantôt cinglante quand elle gifle le destin, qui fait de ces nouvelles un livre bouleversant. Merci à François Maspero, traducteur et à Pierre-Jean Balzan, éditeur aussi de Mario Righi Stern, de nous faire connaître enfin ce classique.

S'agapo fait partie de la sélection pour le prix Mémorable 2008 des librairies Initiales.

6

→ La littérature italienne du XX^e siècle semble souvent affaire d'intérieurs : du palais des Salina dans *Le Guépard* aux appartements romains qui servent de décor aux romans d'Alberto Moravia ou de Rosetta Loy, du *Jardin des Finzi-Contini* dérobé à la vue derrière ses hauts murs au chêne séculaire du parc familial où le *Baron perché* d'Italo Calvino s'installe définitivement, le cadre est celui de l'habitat privé. Et si les bruits du monde se fraient un passage jusque dans ces espaces intérieurs, si les murs si puissants soient-ils n'offrent pas toujours la sécurité que l'on attend d'eux, la maison – modeste ou grandiose, en ville ou à la campagne – est le lieu privilégié de l'épanouissement du roman.

Depuis quelques années cependant, la tendance semble s'inverser, et la ville paraît de plus en plus omniprésente dans les romans de la nouvelle génération. Ce n'est pas la ville muséifiée, à la perfection immuable depuis de longs siècles : celle-là sert de décor aux romans des auteurs étrangers fascinés par la Péninsule. Non : la ville qui se donne à lire dans les romans italiens contemporains est en pleine mutation, et cherche sa forme et sa fonction. C'est une ville qui gomme peu à peu tout ce qui la rendait unique pour ressembler à toutes les autres cités occidentales : la banlieue s'étend, les zones commerciales aseptisées régissent partout, le continuum urbain

Territoires intimes et politiques : Les écrivains italiens dans la ville

Anouk Delcourt, librairie Point Virgule, Namur

grignote, du nord au sud, tout le territoire italien.

Avec *Les Quinze mille pas*, qui oscille sans cesse entre intérieur et extérieur, Vitaliano Trevisan se place à la charnière des deux courants. Le narrateur, dernier descendant d'une riche famille de Vicence, vit reclus dans les demeures familiales et leurs vastes jardins, qui tour à tour le protègent et l'enferment : « Je me suis enlisé dans les couloirs de cette maison, pensais-je en me regardant dans le miroir, je me suis embourbé et incrusté dans cette maison. À maintes

reprises j'avais pris la valise et l'avais soulevée ; j'étais carrément sorti du dressing la valise à la main, mais je n'avais jamais réussi à sortir de la maison. » Quand il s'échappe de ces résidences pour de longues marches dans la ville, c'est pour déplorer l'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie que masquent les façades du centre-ville : « Rien ne me déprime autant qu'une promenade dans le centre le dimanche après-midi. À la seule pensée des couples qui déambulent dans le centre de Vicence le dimanche après-midi, à la seule idée de la représentation dominicale sur cette scène de théâtre provinciale qu'est le centre de Vicence, j'ai envie de vomir. » Mais c'est plus encore le spectacle de la périphérie qui l'écoeure, cette « campagne brumeuse qui n'est autre que le souvenir confus d'une vraie campagne, détruite par les zones artisanales et résidentielles ». Les architectes et leurs leçons

“ la ville qui se donne à lire dans les romans italiens contemporains est en pleine mutation... ”

d'urbanisme ont détruit le paysage, tout autant que l'espace qui rendait possible de vivre ensemble. « Il n'y a rien à comprendre, rien à penser : juste à construire. Construire jusqu'à ce que le territoire finisse, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place. »

La standardisation du paysage, l'urbanisation sauvage, le triomphe de chacun pour soi matérialisé par les banlieues où se succèdent des villas sans âme entourées de grilles : le constat désabusé que pose le narrateur des *Quinze mille pas* n'est pas si différent de la vision des villes proposée par les auteurs du roman noir à l'italienne. Les romans noirs et policiers ont sans doute été les premiers à utiliser les mutations urbaines comme cadres et ressorts de leurs intrigues. Depuis les années soixante, ils ont disséqué les liens entre violence, industrialisation forcée et spéculation immobilière. Giorgio Scerbanenco à Milan, Santo Piazzese à Palerme, Fruttero et Lucentini à Turin, et plus que tous sans doute Lorian Macchiavelli à Bologne : tous ont dénoncé, dans des romans tantôt ironiques, tantôt désenchantés, la manière insidieuse dont la ville, qui devrait être l'espace commun par excellence, est peu à peu grignotée par des logiques de profit privé. Aujourd'hui encore, le roman policier demeure un poste d'observation privilégié pour regarder changer les villes italiennes : « Quand il m'a demandé pourquoi je suis bien à Bologne, j'ai répondu : "Ici, j'ai mes souvenirs, je reconnais les choses, c'est la ville où je suis née." Mais je ne lui ai pas dit qu'il fut un temps où cette ville avait une âme. Aujourd'hui, elle est engorgée par la circulation, les gens sont de plus en plus méfiants et font la grimace devant les immigrés » (Grazia Verasani, *Vite et nulle part*). Avec *La Ville distraite*, Antonio Pascale tente de rendre compte de toutes ces mutations. Il prend pour poste d'observation sa ville natale, Caserte, et tire de cette intime connaissance de la ville et de sa périphérie un livre étonnant et passionnant, qui

tient tout à la fois du reportage, du journal intime et du portrait de groupe. Antonio Pascale démonte sans complaisance le processus d'urbanisation anarchique. Il compare la prolifération mal maîtrisée de la ville vers ses banlieues au fromage qui fait la célébrité de la région : « De même que les maisons se forment en se reformant continuellement, de même la mozzarella suit le rythme de vie filamenteux mais monotone qui anime ces lieux. » Dans cette ville du sud, la Camorra contrôle les constructions publiques et privées, et le collectif peine à imposer ses lois à l'individualisme triomphant. La culture est malmenée : les cinémas sont remplacés par des banques, on ferme le théâtre communal, les places elles-mêmes perdent leur rôle de lieu de rencontre et de convivialité. Les Casertains sont fiers et fatalistes : ils font porter à d'autres qu'à eux-mêmes les responsabilités de tous ces écueils. Antonio Pascale les regarde vivre, travailler et aimer avec un regard tantôt tendre, tantôt consterné. Et de conclure : « Quand la nuit est belle, que la lune brille et qu'une brise souffle, il arrive que quelqu'un dise : mais vous savez que Caserte est vraiment belle! »

Alors oui, la ville change et perd son âme pour se fondre dans une hypothétique modernité. Pourtant, elle n'a jamais vraiment cessé d'être un endroit où il fait bon rêver. Elle donne un cadre aux déambulations poétiques des écrivains. Ainsi Pino Cacucci consacre-t-il un hymne à l'Oltretorrente (dans un livre éponyme), ce faubourg populaire de Parme d'où s'est levée, en 1922, une formidable insurrection contre le fascisme. En promenant son récit dans les rues du quartier, du temps des barricades jusqu'à nos jours, Cacucci cherche à retrouver l'intensité des engagements collectifs, la convivialité, l'esprit de résistance. L'Oltretorrente apparaît chez lui, avec émotion et empathie, comme le lieu d'une solidarité toujours recommencée : une utopie qui aurait trouvé à s'incarner.

C'est à un autre rêve éveillé qu'invite Tiziano Scarpa dans un petit livre intime et inspiré, *Venise est un poisson*. On est loin ici du guide touristique : « Se perdre est le seul endroit où il vaille vraiment la peine d'aller. » Invitation à musarder, à s'abandonner au labyrinthe de la ville, le livre est aussi une méditation sur l'imaginaire incrusté dans chaque pierre, sur la beauté vouée à l'effacement, sur les écrivains envoûtés par la ville et ses mystères. Scarpa fournit même à ses lecteurs quelques « instructions pour se garder de la beauté » : assurément, son texte est un puissant antidote aux clichés suscités par la Sérénissime... Mouvante, diverse, politique, belle parfois jusque dans ses blessures, la ville s'inscrit dans la littérature italienne d'aujourd'hui comme un formidable laboratoire romanesque. Les écrivains investissent de plus en plus volontiers ses rues et ses recoins : c'est que, à mille lieues des chemins touristiques, la ville n'a pas fini de fasciner...

Pino Cacucci, *Oltretorrente*, traduit de l'italien par Benito Merlino, Christian Bourgois, 2005.

Lorian Macchiavelli, *Bologne, ville à vendre*, traduit de l'italien par Laurent Lombard, Métailié, 2006.

Lorian Macchiavelli, *Les Souterrains de Bologne*, traduit de l'italien par Laurent Lombard, Métailié, 2004.

Antonio Pascale, *La Ville distraite*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Seuil, 2006.

Tiziano Scarpa, *Venise est un poisson*, traduit de l'italien par Guillaume Chpaltine, Christian Bourgois, 2002. Vitaliano Trevisan,

Les Quinze mille pas, un compte rendu, traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, Verdier, 2006.

Grazia Verasani, *Vite et nulle part*, traduit de l'italien par Anaïs Bokobza, Métailié, 2008.

Vitaliano Trevisan

Sébastien Le Benoist, librairie Quai des Brumes, Strasbourg

Photo : Sabrina Ragucci

Les Quinze mille pas

→ Encore une fois, les éditions Verdier ne se sont pas trompées en publiant pour la première fois Vitaliano Trevisan.

De l'auteur, en France, on ne sait rien. Ou peu. Né en 1960, on nous dit qu'il a exercé une quarantaine de professions diverses avant de se révéler comme romancier et dramaturge. Il est l'auteur de neuf romans (le premier écrit en 1997) dont *I quindicimila passi* (*Les Quinze mille pas*, paru en 2002) qui fut salué par la critique et reconnu par le prix de la revue *Lo Straniero*. Voilà pour la biographie.

Le roman est plus dense.

Thomas Boschiero, le narrateur, porte le poids d'une longue série de disparitions familiales. Tout semble lui échapper, le quitter. Sa mère est morte d'un accident de voiture, suivie de peu par son père (mort d'un infarctus). Il fut donc élevé avec son frère par sa sœur aînée jusqu'à la disparition mystérieuse de celle-ci. Quant à son frère, il s'est envolé depuis longtemps sans explication en lui laissant livres et dossiers à classer.

Thomas est donc un survivant. Il survit dans un monde clos, étouffant, qu'il déteste. Dans cette ville de province italienne, tout est trop lourd pour Thomas : l'influence de l'église catholique, l'esprit bourgeois, le désordre économique et social. Thomas rêve de départ, mais il reste ; envisage le suicide, mais respire encore.

Devant le désordre de sa vie et du monde, Thomas veut opposer un ordre logique. Alors il marche, compte ses pas. Et il ressasse.

L'écriture rythmée de Vitaliano Trevisan, faite d'échos et de répétitions, donne aux divagations de Thomas une énergie négative qui aspire tout sur son passage (comment ne pas songer à Thomas Bernhard et à Beckett ?).

Nous suivons donc Thomas dans son compte rendu

du monde, dans ses divagations existentielles, dans ses colères. Nous le suivons d'autant plus volontiers qu'il a l'ironie facile. Mais nous le suivons sans nous rendre compte que de son caractère obsessionnel naissait une folie.

« Terra d'Altri », fameuse collection des éditions Verdier, publie pour la première fois Trevisan en France. *Les Quinze mille pas* remportera le prix Campiello-France dont l'objectif est de contribuer à la promotion de la littérature italienne contemporaine à l'étranger.

Bic et autres shorts

Non, Vitaliano Trevisan n'écrit pas de nouvelles. Il écrit des *shorts*, terme des années quarante désignant des courts-métrages destinés à présenter des morceaux de jazz. Et toute la différence est là. De cet univers musical, Trevisan a emprunté la précision d'une écriture et l'improvisation autour de faits, d'objets, de lieux, d'idées. Dans ces textes brefs, Vitaliano Trevisan mêle poésie, humour et tension dramatique. Nous sommes comme ce batteur de jazz décrit par Trevisan qui, en refusant de clore le morceau, préfère rester dans la grâce de l'instant. Nous revenons régulièrement voler dans le livre quelques moments d'apesanteur.

Bic et autres shorts : suivi de deux shorts inédits, traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, coll. « Terra d'Altri », Verdier, Lagrasse, 2008.

Les Quinze mille pas : un compte-rendu, traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, coll. « Terra d'Altri », Verdier, Lagrasse, 2006.



3 Mayo 1901

Nommer

L'ennemi

Martin Rueff

« I responsabili hanno dei nommi », Roberto Saviano,

La Repubblica,
Lettera a Gomorra,
lundi 22 septembre 2008

→ À l'heure où l'Italie traverse un des moments les plus critiques de son histoire ; à l'heure où la corruption l'emporte à tous les niveaux, érigée comme principe même d'un pouvoir qui se taille des lois sur mesure afin de pouvoir mieux corrompre – on conseillera la lecture du livre de Saverio Lodato et Roberto Scarpinato, *Il Ritorno del principe, la criminalità dei potenti in Italia*, Milan, 2008- ; à l'heure où les guignols du présent se drapent des oripeaux du fascisme, nous obligeant à nous demander, alors même que nous sommes enclins à ne pas céder aux fantômes des vieilles dénominations qui empêchent de mesurer l'actualité des phénomènes historiques, ce qu'il en est quand les acteurs d'aujourd'hui se réclament des gestes, des valeurs et des rites d'autrefois ; à l'heure, enfin, où c'est le lien social lui-même qui est partout attaqué, et où l'Italie apparaît comme le laboratoire de ce que la politique peut offrir de pire – alliance de la violence capitaliste et des

violences archaïques, fin du droit du travail, dissolution de la conscience politique par l'idéologie marchande et l'acharnement médiatique, retour des idéologies les plus nauséabondes, puissance de l'Église, effondrement des discours d'opposition, un homme s'est levé, a crié, et son cri a pris la forme d'un roman. Dans une langue qui ne s'interdit aucun des procédés de la grande littérature, il a voulu raconter, dans des pages qui appartiennent déjà à l'histoire littéraire, ce qu'il voyait, et ce regard nous a instruits.

Si c'est tout de suite à Sciascia que l'on pense quand on lit *Gomorra* de Roberto Saviano¹, on n'omettra pas que ses références tiennent davantage à *l'Apocalypse* ou à *l'Enfer* de Dante : sa reconstitution minutieuse nous fait voir une terre accidentée, poreuse et mouvante, comme bombardée, avec des plaies et des effondrements. Terre jonchée de cadavres et d'espairs, d'ordures aspergées de sang, corps massacrés, espoirs bousillés. Un



1 - Roberto Saviano, *Gomorra. Dans l'empire de la Camorra*, traduit de l'italien par Vincent Raynaud, coll. « NRF », Gallimard, 2007.

désastre obscur et continué qui respire comme une grosse bête monstrueuse. Littérature de Jonas. Roman de la débâcle traversé par le vent de la mort. La violence de ce que rapporte Saviano est telle qu'on en oublierait presque la violence de son écriture : pugilats de mots, affrontements, giclées en cascade, écriture à l'arme blanche, écriture au pistolet automatique – littérature du saccage et du malaise rageur. Saviano, dit-on, est un *phénomène littéraire* (il a vendu de nombreux exemplaires de son livre : plus d'un million en Italie, et le livre est traduit dans une cinquantaine de pays). On distinguera l'homme et la littérature. Les mains toujours ramenées au visage, concentré et comme buté, l'homme raconte pudiquement sa vie depuis deux ans – l'isolement, la vie sous escorte dans une caserne, plus d'amis, l'impossibilité de se déplacer, de respirer, d'aimer, de jouir de la vie. La pieuvre dont il a excité quelques tentacules est partout. Les hommes qu'il a nommés un par un et qui sont en prison le menacent, lui et « ses gars »². On redoute qu'il ne saute sur une bombe télécommandée placée dans un tuyau sous une autoroute comme le juge Falcone. Il semble avoir quarante ans. Il n'en a pas trente. Il a le regard de loin, mais ce regard n'est pas voilé, comme le voudraient les journalistes : il est dévoilant. Et puis il y a la littérature, Saviano

le dit bien : ce que les Casalesi (le nom du gang mafieux de Casale di Principe que son livre dénonce) n'ont pas supporté, c'est que le livre dévoile publiquement, dans une langue que chacun pouvait sentir dans sa chair et dans son présent, ce qu'ils préféreraient voir contenir dans les propos des journalistes, des hommes politiques, des juges même. Il y a pire qu'être inculpé. C'est d'être nommé. Et la littérature a ce pouvoir : nommer l'ennemi³.

Quel que soit le jugement qu'on veuille porter sur la récupération culturelle à laquelle se livre Roberto Begnini⁴, une chose est sûre : il rappelle que Dante est lui aussi un auteur politique, un auteur de dénonciation, un auteur de critique sociale, un pourfendeur de la corruption des mœurs. Et Dante passe l'Enfer à nommer les ennemis. Août. Lagrasse. Verdier organise son Banquet. Il fait nuit. J'accompagne Eugenio De Signoribus, un des plus grands poètes contemporains italiens dont j'ai traduit, pour Terra d'Altri, *Ronde des convertis*. Quelques semaines plus tard, son œuvre sera couronnée par le prix Viareggio⁵. De Signoribus est très ému dans le cloître. Il peine à parler. Ses amis tremblent, car on ne sait jamais si le poète remontera quelques mots de ses immersions dans les grands fonds.

Soudain, quelque chose en lui se dresse. Il évoque l'Italie de

Berlusconi. La corruption, le trafic, la destruction de la société civile. Il dit la langue menacée, attaquée, abîmée. Les mots sont vidés, galvaudés, remis en circulation après le traitement qui en fait de la fausse monnaie. Or, le théâtre des opérations du poète c'est la langue. C'est à ce niveau au moins qu'il doit résister. « Inaction belliqueuse », rappelait récemment Jacques Dupin. Oui, la poésie est combative, insurgée, dérangeante – et peu importe qu'elle brille dans son absence, par son absence. Là où tombent ses tisons, le feu ne s'éteint plus. Ses battements ne cessent jamais.

« Terra d'Altri », la collection qu'ont fondée Jean-Claude Renard et Bernard Simeone, n'a pas d'autre ambition que de porter ces battements à la connaissance d'un nombre accru de lecteurs. Elle croit à la discrétion des poètes.

Elle publiera bientôt des récits inédits d'Elsa Morante, une traduction de Montale par Mario Fusco, des poèmes d'Andrea Zanzotto. C'est sa manière de nommer l'ennemi.

Martin Rueff est poète, critique et traducteur. Il vient de diriger l'édition des *Cœuvres de Pavese* dans la collection « Quarto » (Gallimard). Il dirige la collection « Terra d'Altri » aux éditions Verdier.

2 - Cf. l'article cité en exergue : « Les responsables ont des noms. Ils ont des visages. Ils ont même une âme. Ou peut-être pas. » On pense à Pier Paolo Pasolini dans le texte « Che cos'è questo golpe ? » publié dans le *Corriere della sera*, le 14 novembre 1974 et repris dans les *Écrits corsaires* sous le titre : « Il romanzo delle stragi ». Le texte commence par la litanie célébre : « Io so. Io so i nomi dei responsabili di quello che viene chiamato golpe (e che in realtà è una serie di golpes istituitasi a sistema di protezione del potere). Io so i nomi dei responsabili della strage di Milano del 12 dicembre 1969. Io so i nomi dei responsabili delle stragi di Brescia e di Bologna dei primi mesi del 1974. Io so i nomi del "vertice" che ha manovrato, dunque, sia i vecchi fascisti ideatori di golpes, sia i neofascisti autori materiali delle prime stragi, sia, infine, gli "ignoti" autori materiali delle stragi più recenti. » Idéalement, il faudrait traduire cette citation italienne que le lecteur français ne comprendra pas.

3 - On lira avec intérêt le prochain numéro de *l'Almanacco*, revue publiée par les éditions Guanda et consacrée au sujet : « Il romanzo della politica. La politica del romanzo » (parution le 13 novembre 2008).

4 - Roberto Begnini, *Il mio Dante*, préface d'Umberto Eco, Einaudi, Turin, octobre 2008.

5 - Pour l'Éléfante Garzanti de ses *Poésies*.

Stefano Benni

Philippe Marczewski,
Livre aux Trésors, Liège

→ Parmi les auteurs contemporains, Stefano Benni est probablement celui qui, plus que tous les autres, a intégré l'héritage d'un certain cinéma italien. Benni, lui-même réalisateur et scénariste (*Musica per vecchi animali*, 1989), tient d'auteurs aussi divers que Dino Risi, Federico Fellini ou Nanni Moretti. Il partage avec ces cinéastes le talent de créer des situations saturées de faux-semblants dans lesquelles l'anodin n'est que le faux-nez du farfelu. « L'histoire que je vais vous raconter est une histoire de mon village, Zuydingue, qui est célèbre pour deux spécialités : ses betteraves et ses menteurs »

Stefano Benni est une *comédie à l'italienne* qui aurait été réalisée par Fellini et jouée par Buster Keaton. Une comédie à l'italienne faite de la plus belle étoffe burlesque, mais qui vous retourne comme une chaussette triste en quelques pages à peine. Vous riez, vous riez, et avant d'en être conscient, vous pleurez de grosses larmes. Benni n'est pas de ces auteurs qui construisent des univers lisses aux émotions linéaires et permanentes : il nous fait rire à gorge déployée, et dans cette gorge grande ouverte, c'est une boule de chagrin qu'il tricote patiemment. Benni est un maître du doux-amer, très à son aise dans cet

“ Benni n'est pas de ces auteurs qui construisent des univers lisses aux émotions linéaires et permanentes... ”

(*Le Bar sous la mer*). Comme chez ces réalisateurs, le mensonge et le double-fond sont parmi les ressorts principaux de son œuvre. Pour filer la métaphore cinématographique, disons que l'œuvre romanesque de

entre-deux qui fait du désespoir le lit d'un humour fantaisiste et pétillant, où les inventions langagières et stylistiques bluffent jusqu'aux plus blasés. La grande originalité de Stefano Benni, c'est de réussir à

distiller sans relâche un comique de gravité qui ne verse jamais dans le pathos racoleur, pas plus que dans le cynisme aigri.

Car de quoi parle Stefano Benni ? D'un monde angoissant, du temps qui passe inexorablement, de l'enfance sincère aux prises avec la duplicité des

principale est l'humour, fût-il très sombre par moments. L'abjection des grands escrocs financiers, politiques et moraux est démontrée par l'absurde, lequel se glisse dans tous les interstices de l'œuvre. Car il n'est pas anormal – ni surprenant – de croiser chez Benni un dieu défectueux,

“ Benni pratique une critique sociale radicale dont l'arme principale est l'humour, fût-il très sombre par moments... ”

adultes. Chez Benni, la campagne est désespérément mangée par la ville. C'est d'ailleurs là que toute la subtilité et les nuances de l'auteur s'expriment, car la campagne n'est pas le pays conservateur et traditionaliste de la littérature française, mais une sorte d'avatar de la pureté et de l'innocence d'un monde où l'argent n'est pas le pouvoir dominant – tandis que les villes sont elles-mêmes envahies de zones industrielles, de stades de foot berlusconiens, de pollution et de fumées. Villes (du moins leur périphérie) et campagnes sont des personnages archétypaux de l'innocence et de la corruption. La ville souhaitée par Benni est celle du métissage et du mélange des genres, mais celle qui prend place dans ses romans est plus souvent celle de l'arrogance et de la violence du monde de l'argent.

En tout cela, Benni est un auteur hautement politique. Que cela s'exprime de façon directe (dans *La Compagnie des Célestins*, par exemple, charge burlesque à peine voilée contre Berlusconi, ou dans *Saltatempo*, avec sa description vitriolée et souvent drôlissime du Paris de mai 68) ou par le biais d'un mystère en équilibre sur la frontière du fantastique (*Margherita Dolcevita*), Benni pratique une critique sociale radicale dont l'arme

des fantômes tristes, ou un bar au fond de la mer peuplé de conteurs et de poètes. Les personnages de Benni sont *plus grands que nature*, surréalistes en vérité. La littérature de cet admirateur de Queneau est, dans l'âme, pataphysicienne (il pourrait fonder l'OuMonPo – Ouvroir des Mondes Potentiels), et c'est en abandonnant les repères d'une réalité absolue qu'on doit y pénétrer.

« Je ne sais pas si vous me croirez ; on passe la moitié de son temps à se moquer de ce que croient les autres, et l'autre moitié à croire ce dont les autres se moquent. » Ainsi commence *Le Bar sous la mer*. Ce pourrait être l'incipit de toute son œuvre.

Terra, traduit de l'italien par Roland Stragliati, Julliard, 1985.

Le Bar sous la mer, traduit de l'italien par Alain Sarrabayrouse, Actes Sud, 1985 (rééd. Babel n° 490, 2001).

Baol, traduit de l'italien par Françoise Brun, Laffont, 1993.

La Dernière Larme, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 1996.

Hélianthe, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 1997.

Bar 2000, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 1999 (rééd. Babel n° 529 2002).

Spiriti, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 2002.

Saltatempo, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 2003 (rééd. Babel n° 750, 2006).

Achille au pied léger, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 2005.

La Compagnie des Célestins, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 2006.

Margherita Dolcevita, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 2008.

Erri De Luca

Jean-Baptiste Para

→ Ossip Mandelstam, évoquant son séjour sur les rives du lac Sevan dans son *Voyage en Arménie*, remarquait que, sur une île, tout le monde « baisse légèrement la voix et est un peu plus attentif aux autres que sur la grande terre avec ses vastes chemins et sa liberté négative ». Ces propos du poète russe me sont revenus en mémoire à la lecture d'un petit volume d'Erri de Luca encore inédit en français et dans lequel il évoque ce que les îles au large de Naples ont représenté pour lui dès son enfance. À certains égards, on pourrait comparer chaque livre d'Erri de Luca à une île. La poétique de cet écrivain vise au resserrement de la parole plutôt qu'à son déploiement continental. Dans les rayons de la bibliothèque comme dans la mémoire du lecteur, l'œuvre d'Erri de Luca forme un archipel d'ouvrages parfois très minces où la lumineuse concision de l'écriture semble émaner d'une intense attention au monde et s'ouvrir à l'ampleur silencieuse des horizons. Erri de Luca entend se garder de toute prolixité, de tout mot inutile, pour dessiner les êtres et les choses avec netteté et saisir des saveurs exactes et des contours précis, qu'il s'agisse du monde extérieur ou de la sphère intérieure des affects et des pensées. Il y a chez cet écrivain

une densité presque aphoristique du trait. La qualité de son écriture est très remarquable en ce qu'elle sait également tirer parti de ce qui est simplement suggéré ou de ce qui agit en restant dans l'ombre de phrases que l'on croyait pourtant sans ombre.

L'économie de l'écriture, chez Erri de Luca, n'est pas sécheresse, mais concentration d'énergie. Qu'il évoque la Naples de son enfance, la condition des émigrés en Italie, l'Argentine sous la dictature ou Belgrade sous les bombes, qu'il parte d'une réflexion sur un vers de Dante ou sur un mot hébreu de l'Ancien Testament, qu'il médite sur une ascension en montagne, sur la notion de virilité ou la notion de patrie, il le fait sans gaspiller de mots. Son verbe est intense et limpide. Il s'attache toujours à voir les choses de plus près, jamais de trop haut. C'est la pensée qui prend ici de la hauteur, et non pas le regard. L'élévation de l'esprit va de pair avec un ferme ancrage du corps et des sens sur le sol terrestre, à hauteur d'homme.

« Je suis un homme de l'Ancien Testament, j'ai seulement été prêt à ce siècle », dit Erri de Luca. Il a fait de la lecture de l'Ancien Testament un exercice matinal, quotidien, assidu. Il a pour cela appris l'hébreu en

autodidacte. Dans leur densité, dit-il, les versets bibliques sont comme un noyau d'olive que l'on garde en bouche et que l'on mâchonne sans le briser pour en tirer toute la saveur. Ses commentaires et méditations d'un verset ou d'un simple mot de l'Ancien Testament peuvent s'appuyer sur les ressources de la philologie et de l'exégèse sans pour autant se limiter à des propos de philologue ou d'exégète. Ce que nous offre un livre comme *Noyau d'olive*, c'est une lecture qui se veut à la fois rigoureuse et libre, celle d'un homme et d'un poète qui ne se rattache à aucune Église. Dans la lecture de la Bible, Erri de Luca puise une énergie dont il charge sa vie et son écriture. Ce qu'il nous transmet, c'est d'abord cette énergie qui ouvre l'horizon ardent du sens.

Militant d'extrême gauche dans les années soixante-dix, puis ouvrier dans l'industrie automobile, magasinier à l'aéroport de Catane, maçon sur des chantiers en Italie, en France et en Afrique, conducteur de convois humanitaires en Bosnie, alpiniste émérite, Erri de Luca a du monde et des hommes une expérience riche, multiple. Une expérience rebelle aussi, celle d'un contemporain qui s'implique dans l'époque sans y adhérer, comme s'il était simultanément contemporain du lointain des âges. L'attention au temps présent n'oblitére pas chez cet écrivain l'espace de l'immémorial. Dans une époque qui accorde peu d'attention à l'œuvre des poètes, il nous rappelle que si la poésie ne sauve pas le monde, elle n'en a pas moins le pouvoir de « sauver nos oreilles » par les ressources de sa parole autant que par son aptitude à nous faire don de silence.

Dans *Le Contraire de un*, livre composé d'une douzaine de brefs récits, un poème figure en ouverture.

Un poème tendu entre naissance et mort, qui se déploie sur le double registre de l'intime et de l'universel, de la biographie et de la cosmogonie. Placé au seuil du livre, ce poème a pour effet de situer les récits autobiographiques à une altitude où leur résonance dépasse la stricte dimension de l'*égo*. Comme souvent chez Erri de Luca, les récits du *Contraire de un* sont en effet ancrés dans un moment vécu, ils actualisent des instants dont la substance et la tension morales gardent une fraîcheur intacte.

Il est significatif que le premier récit de ce livre, « Fièvres de février », évoque un épisode où l'auteur, parti travailler en Afrique noire, contracte une fièvre qui l'anéantit et le révèle paradoxalement à lui-même en le réduisant à néant. Sortir de cet état d'extrême faiblesse sera comme une nouvelle naissance. Les trois dernières nouvelles du recueil se passent en haute montagne : randonnées, escalades, mais surtout rencontres de la vie et de la mort, histoires de sauvetages, rixe sanglante

au bord de l'abîme... Dans tous les cas de figure, il s'agit de défis, d'expériences intenses, comme dans « Secours » qui commence par ce bref dialogue entre l'auteur et une jeune femme inconnue, recroquevillée au bord d'un sentier : « – Tu as besoin d'aide ? – J'ai besoin de quelqu'un qui accepte de me tuer. » L'homme conduira jusqu'au sommet la jeune désespérée, comme pour épuiser par cette périlleuse équipée les forces de destruction qui se sont emparées d'elle.

Dans les nouvelles, romans et autres proses d'Erri de Luca, on discerne parfois un filigrane initiatique. Le narrateur est-il alors le maître ou le disciple ? Le seul maître véritable n'est-il pas la vie même ? Tout se passe comme si Erri de Luca infusait dans ses « récits vécus » et ses fictions certaines propriétés des contes et des très anciens récits, dans le sens où narration, poésie, philosophie, sagesse forment une unité organique. Il a évoqué à diverses reprises la manière dont Naples a été pour lui une éducatrice et a modelé son rapport

au monde et à autrui. Il a quitté cette ville en 1968, à l'âge de dix-huit ans. Et c'est par ces mots qu'il a dépeint son départ de fils prodigue, à bord du train qui l'emportait vers le Nord : « Tandis que je me détachais de Naples, la ville s'enfonçait dans ma peau comme ces hameçons qui, blessant le corps, le pénètrent et y voyagent ensuite, inextirpables. » N'est-ce pas ainsi, également, que les meilleurs livres voyagent en nous ?

Jean-Baptiste Para est né en 1956. Poète, critique, traducteur d'italien et de russe (il a ainsi traduit en français des œuvres de Giuseppe Conte, Antonio Tabucchi, Camillo Sbarbaro, Alberto Nessi, Vera Pavlova...), il est également rédacteur en chef de la revue *Europe* et dirige le domaine italien des éditions L'Arpenteur, Gallimard. Il a animé pendant des années avec André Velter l'émission *Poésie sur parole* sur France Culture.

Il a publié plusieurs recueils de poésie, des essais et des traductions ainsi que plusieurs poèmes en revue (*Neige* d'août, le *Mâche Laurier*, *Action Poétique*). Il est lauréat du prix Nelly Sachs, du prix Laure Bataillon et du prix Apollinaire en 2006 pour *La Faim des ombres* (Obsidiane).

Une fois, un jour, traduit de l'italien par Danièle Valin, Verdier, 1992.

Acide, arc-en-ciel, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 1994 (épuisé).

Un nuage comme tapis, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages poche, 1996.

Rez-de-chaussée, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages 1996.

Les Coups des sens, suivi de *En haut à gauche*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages 1996 (épuisé).

Tu, moi, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 1998 (rééd. 2000).

Alzaia, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 1998 (rééd. 2000).

Première heure, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 2000 (rééd. 2003).

Trois chevaux, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2001 (rééd. Folio, n° 3678, 2002).

Montedidio, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2002 (prix Fémina 2002 ; rééd. Folio, n° 3913, 2003).

Avec Giuseppe Caccavale et Jean-Jacques Jolinon, *Fresques : la sagacité dans l'attente rend une belle mémoire*, Parenthèses, 2002.

Œuvre sur l'eau, traduit de l'italien par Danièle Valin, Seghers, 2002.

Avec Catherine Izzo et Thierry Fabre, *Noirs silences : dans le sillage des Marins perdus*, Images en manœuvres, 2002.

Noyau d'olive (essai), traduit de l'italien par Danièle Valin, coll. « Arcades », Gallimard, 2004 (rééd. Folio, n° 4370, 2006).

Le Contraire de un, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2004 (rééd. Folio, n° 4211, 2005).

Essais de réponse (essai), traduit de l'italien par Danièle Valin, coll. « Arcades », Gallimard, 2005.

Comme une langue au palais (essai), traduit de l'italien par Danièle Valin, coll. « Arcades », Gallimard, 2006.

Sur la trace de Nives : récit, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2006 (rééd. Folio, n° 4809, 2008).

Le Chanteur muet des rues (photographies de François-Marie Banier), traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2006.

Au nom de la mère, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2006.

Le roman noir italien

Ludwig Blondel,
librairie Le Square,
Grenoble

La question a régulièrement fait débat entre critiques, journalistes et écrivains : **existe-t-il un roman policier italien ?** On pourrait répondre oui et non. Non, parce qu'il faut attendre la quasi-moitié du XX^e siècle pour voir émerger les débuts timides du genre policier en Italie. Et oui parce que depuis quinze/vingt ans, on assiste à la publication d'écrivains noirs italiens absolument merveilleux. Il ne s'agit pas ici de brosser un historique du sujet et de théoriser sur le thème, mais plutôt de **présenter de façon subjective et admirative quelques auteurs** auxquels le libraire doit des nuits blanches délicieuses et parfois terribles.



➔ **GIORGIO SCERBANENCO** (1911-1969) : il est un peu le papa du roman policier italien. Auteur de nombreux romans sentimentaux, il entre dans le polar en imaginant le personnage d'Arthur Jelling, archiviste à la police de Boston. Si l'action se déroule aux États-Unis, cela tient au fait que le régime fasciste de Mussolini interdisait à la fiction de créer un assassin italien. D'où le choix (obligatoire) d'un cadre géographique étranger. Dans les années soixante, Scerbanenco entame un cycle d'histoires se déroulant à Milan. Naît ainsi le formidable Duca Lanberti, médecin de trente-cinq ans radié et emprisonné pour euthanasie. À sa libération, il devient adjoint du commissaire Carrua avec lequel il résout des affaires sordides. Le roman noir moderne italien est là. À lire *Venus privée* (1998) *À tous les rateliers* (1998), *Les Enfants du massacre* (1998) et tous ses autres livres parus dans la collection Rivages/noir.

Faut-il encore présenter **ANDRÉA CAMILLERI** (né en 1925) ? Il est probablement le plus connu des romanciers italiens. Ce fou de Simenon a créé l'un des personnages les plus touchants, mais aussi les plus bougons de la littérature policière, l'excellent commissaire Salvo Montalbano, un mythe à lui tout seul. Venu tard à l'écriture de romans policiers, Camilleri n'a de cesse de dépeindre avec humour la société sicilienne, ses travers, ses folies et ses dérèglements. De lui, on lira toutes affaires cessantes *La Forme de l'eau* (Pocket, 2001), *Chien de faïence* (Pocket, 2004) et surtout *Le Voleur de goûter* (Pocket, 2004), un grand moment de fou rire triste.

Formidable réussite que celle du commissaire Francesco Santa-Maria créé par **FRUTTERO ET LUCENTINI** (respectivement nés en 1926 et 1920), dont la première enquête sera adaptée au cinéma par Comencini en 1975. *La Femme du dimanche* demeure un grand roman, parce qu'il s'attaque au côté lugubre de la bourgeoisie turinoise et, de ce fait, pose une base réelle du roman noir social. Plus de trente ans ont passé et le livre est toujours aussi bon.

ANDRÉA PINKETTS (né en 1966) est un drôle de bonhomme. Si on en croit sa biographie, il a été modèle, rédacteur publicitaire, animateur de radio et journaliste d'investigation, métier pour lequel il s'est déguisé, dit-il « en noir pour un sujet sur la gare de Milan, en immigré clandestin, en faux acteur sado-maso et autres membres de sectes sataniques de Bologne ». On comprendra mieux la personnalité singulière de son héros Lazzaro Santandrea, créé en 1992, âgé de trente ans, vivant encore chez sa mère et sa grand-mère, immature, mais

lucide et intelligent à la fois, coureur de jupons, chanteur, professeur d'arts martiaux, etc. Beaucoup d'humour, donc, chez cet immense écrivain dont on lira toute l'œuvre traduite en français. Si par malheur il ne fallait en lire qu'un pour cause de fin du monde, alors *Le Sens de la formule* (Rivages/noir, 1998) s'imposerait.

Une froide noirceur se dégage des livres de **MASSIMO CARLOTTO** (né en 1955). Sa propre vie est un véritable cauchemar puisque à vingt ans, il est accusé du meurtre d'une étudiante. Il est arrêté, puis emprisonné, acquitté, puis à nouveau condamné. De cette erreur judiciaire, il restera marqué à tout jamais, mais deviendra un écrivain essentiel, un styliste étonnant. Les livres de Carlotto sont empreints de douleur, mais ils vous remuent de façon irrévocable. De courts textes deviennent des bijoux noirs vraiment exceptionnels : *L'Immense obscurité de la mort* (2006) *Rien, plus rien au monde* (2006), l'un et l'autre parus chez Métailié. Ce dernier est un récit court et percutant qui nous distille au compte-gouttes sans qu'on veuille y croire l'horreur absolue. Le portrait tragique et impitoyable d'une femme broyée par un système social.

À lire aussi

Cesar Battisti, *Les Habits d'ombre*, coll. « Folio policier », Gallimard, Paris, 2006.

Giancarlo De Cataldo, *Romanzo criminale*, traduit de l'italien par Catherine Siné et Serge Quadruppani, Métailié, Paris, 2006 (rééd. Points Seuil, 2007).

Davide Ferrario, *Black magic*, traduit de l'italien par Sophie Bajard, Rivages, Paris, 2002.

Marcello Fois, *Sheol*, traduit de l'italien par Catherine Pitiot, Points Seuil, 2000.

Marcello Fois, *Sempre caro*, traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Points Seuil, 2001

Loriano Machiavelli, *Bologne ville à vendre*, traduit de l'italien par Laurent Lombard, Métailié, Paris, 2006.

Révéle en France par son roman noir *Arrivederci Amore*, au cynisme et à l'amoralité féroces, Massimo Carlotto, à travers l'ascension sociale d'un ancien militant d'extrême gauche repent, nous dévoilait une Italie rongée par la corruption et l'individualisme forcené. Depuis, Massimo Carlotto n'a cessé de saisir les évolutions de la société et d'étudier leurs conséquences politico-sociales au niveau régional. Ainsi, *Padana City*, son dernier polar, se déroule, comme les précédents, dans le nord de l'Italie. Familles richissimes, enjeux de pouvoir, collusions avec la Mafia, catastrophes écologiques, culte de l'argent : visite guidée de cette région, haut lieu de l'essor économique et industriel du pays, en compagnie de Massimo Carlotto.

Renaud Junillon, Lucioles, Vienne
Un grand merci à Laurent Lombard pour la traduction.

Massimo Carlotto



no

“ La télévision pourrait être un instrument pédagogique extraordinaire pour améliorer la vie d’un peuple. Hélas, en Italie ce n’est pas le cas. ”

→ *Padana City* s’ouvre sur une citation de Giuliano Ramazzina, tirée de son ouvrage *Fuori mercato*, non traduit en France. De qui s’agit-il ? En quoi était-ce important pour vous de mettre ce passage en exergue ? Giuliano Ramazzina est un fin journaliste de Rovigo qui analyse depuis longtemps le Nord-Est du point de vue économique et social. Bien qu’il s’agisse d’une petite publication locale, cet ouvrage a une grande valeur et j’ai voulu mettre cette phrase en exergue parce que Ramazzina a forgé l’expression « Padana City » et qu’il a indiqué que le vrai centre de pouvoir du territoire se trouvait dans les « familles ».

Dans la plupart de vos livres, qu’il s’agisse d’*Arrivederci Amore* ou encore de la série de l’*Alligator*, vous observez et analysez la société italienne à travers la région du Nord-Est, région qui a connu un essor économique sans précédent dans les années quatre-vingt-dix. Que représente cette région par rapport au reste du pays ? Comment a-t-elle évolué au passage des années 2000 ? Le Nord-Est est considéré comme le laboratoire où se développe depuis les années quatre-vingt-dix la nouvelle criminalité. Une criminalité plus moderne, née de la globalisation de l’économie et fruit de l’acointance entre économie légale et économie illégale. Où la partie soi-disant « propre » ne paie pas d’impôts, recourt systématiquement au travail au noir, se débarrasse illégalement de ses déchets toxiques, ne respecte pas les lois de l’État dans la production des marchandises et

peut se permettre d’investir de grosses sommes d’argent en blanchissant l’argent sale du crime organisé. Le passage à l’an 2000 a été caractérisé par une forte « délocalisation » en Roumanie. Cent cinquante mille firmes se sont déplacées dans ce pays où les salaires des travailleurs sont beaucoup plus bas.

Roberto Saviano, dans son essai *Gomorra*, présente l’univers mafieux comme régi uniquement par un libéralisme poussé à son paroxysme. Seul compte le profit. De la même manière, vous montrez bien que la mafia s’adapte ainsi à l’évolution économique et géopolitique du pays. Ainsi apparaît depuis quelques années « l’écomafia »...

L’écomafia est un des trois grands business de la mafia. Les deux autres étant la nourriture frelatée et les médicaments. Padana City a été le premier roman à dire que la région de la Campanie servait de décharge clandestine de déchets toxiques des industriels du Nord. Le récent scandale des immondices dans les rues de Naples

et d’autres villes naît justement de cette utilisation criminelle du territoire par la Mafia.

À l’heure de l’Europe, vous faites dire à l’un de vos personnages que la Roumanie se « définit comme une province du Nord-Est italien ». Expliquez-nous ce qu’il sous-entend.

La Roumanie est une petite colonie italienne. À Timisoara, la langue des affaires est le dialecte vénète. Les capitaux sont italiens et l’influence dans la politique et dans l’économie de tout le pays est complètement italienne. Les grandes entreprises du Nord-Est construisent des usines, des routes, des crèches pour les enfants des ouvriers (qui sont loin d’être gratuites) ainsi que des cantines qui sont à l’intérieur de l’entreprise. En échange, elles ne payent pas de taxes et recyclent comme bon leur semble leurs déchets industriels. Les gains sont énormes, mais il ne reste que quelques miettes pour la Roumanie.

Rien plus rien au monde, *L’Immense obscurité de la mort* : vous écrivez souvent sur des vies minuscules, sur des destins de personnes anonymes embourbées dans un quotidien usant. Votre dernier livre, *Padana City*, met en scène la haute bourgeoisie italienne et les sphères du pouvoir. Qu’est-ce qui vous a incité à aborder d’autres milieux sociaux ? Votre mode de narration, votre style d’écriture s’en ressentent-ils ?

Je ressentais le besoin de raconter le pouvoir. J’ai donc dû

transformer en personnage la classe sociale qui le détient. Comme ils sont très différents de mes personnages habituels, il m'a fallu étudier longuement leur façon de vivre au quotidien ainsi que leur langage. Ça a été un travail intéressant. La haute bourgeoisie est vraiment extraordinaire dans ses contradictions, entre son apparence et sa réalité. L'hypocrisie par excellence.

Dans le même temps, nous retrouvons des détails qui sont votre marque de fabrique. Je pense, par exemple, à la place de la télévision dans toutes vos histoires. Elle semble avant tout remplir un vide, quand elle n'est pas un instrument de contrôle. La télévision ne peut-elle pas jouer un rôle plus positif ?

La télévision pourrait être un instrument pédagogique extraordinaire pour améliorer la vie d'un peuple. Hélas, en Italie ce n'est pas le cas. Dans le Nord-Est, les télévisions privées à dimension locale (il en existe des dizaines) servent à orienter l'opinion publique. Non seulement du point de vue électoral, mais également comme vecteur de consommation. Un mélange pour le moins explosif. Ce n'est pas un hasard si le Nord-Est est aussi raciste. Les télévisions locales y sont pour beaucoup.

Vous signez le livre à quatre mains, avec le scénariste (pour le cinéma et la télévision) Marco Videtta. Comment collabore-t-on avec quelqu'un qui écrit habituellement pour l'image ?

Un écrivain écrit pour faire imaginer une scène au lecteur, un scénariste pour la faire voir au spectateur. Ce sont donc deux façons complètement différentes de concevoir l'écriture. Néanmoins, j'ai cru important de les unir dans ce projet, convaincu de l'importance d'introduire un autre point de vue (même géographique : Videtta est napolitain et habite Rome) dans la narration. Une expérience importante qui m'a poussé à écrire d'autres romans à plusieurs mains. Jusqu'à vingt dans le prochain !...

Parler des collusions entre politique, enjeux économiques et grandes entreprises vous amène à un constat assez pessimiste sur le rôle et le pouvoir de la justice en Italie. Sentiment renforcé lorsqu'on côtoie les membres éminents du bureau d'avocats que vous mettez en scène. La justice n'est-elle plus une valeur égalitaire et régulatrice dans l'Italie berlusconienne ?

Non. Et après la dernière victoire berlusconienne avec d'autres lois créées spécifiquement pour protéger le grand chef et ses boys, la magistrature a perdu définitivement tout instrument pour réguler le pouvoir. Et puis le niveau général de la justice est de plus en plus médiocre. Un scénario désolant.

Petite bibliographie sélective Du même auteur, nous ne saurions que trop vous conseiller...

Rien plus rien au monde est le roman d'une voix, d'un cri. Celui d'une mère de famille modeste qui se heurte à la solitude, au silence et aux désillusions d'une vie ratée. Ce monologue ininterrompu, rythmé par les programmes télé et les promos du supermarché, met à vif les formes de misère sociale et affective qui minent nos sociétés où chômage, racisme latent et besoin de consommer servent de catalyseurs. Alors, cette mère investit sa fille et projette sur elle ses propres aspirations, ses propres rêves, le fantasme d'une vie de star à paillettes... jusqu'à la folie. Jusqu'à la tragédie. (traduit de l'italien par Laurent Lombard, Métaillé, 2006).

Folie et tragédie saisissent les personnages de Raffaello et de Silvano dès les premières pages de *L'Immense obscurité de la mort* et les uniront toute leur vie : lors d'un braquage qui tourne mal, une femme et son fils de huit ans sont tués. Alors que son complice s'enfuit avec l'argent, Raffaello est arrêté et condamné à perpétuité. Pour Silvano, mari et père des victimes, l'existence n'est plus qu'un intense et douloureux chagrin. Mais quinze ans plus tard, le meurtrier, rongé par le cancer, doit demander, pour bénéficier d'un recours en grâce, le pardon de Silvano. La confrontation entre deux hommes qui vivent, chacun à leur manière, dans une souffrance extrême, dépasse le cadre du polar. Construit à la manière d'un huit clos infernal, *L'Immense obscurité de la mort* s'interroge sur les processus qui conduisent à ne plus discerner les frontières entre châtement et clémence, entre bourreau et victime. (traduit de l'italien par Laurent Lombard..., Métaillé, 2006).

Massimo Carlotto est né à Padoue en 1956. Il vit actuellement à Cagliari, en Sardaigne. Très tôt militant au sein du groupe révolutionnaire d'extrême gauche Lotta Continua, il est injustement condamné à dix-huit ans de réclusion après avoir découvert le corps d'une jeune femme poignardée. Après onze procès, six ans de prison, trois ans de cavale, Massimo Carlotto obtient la grâce présidentielle en 1993.

Auteur de romans noirs, il écrit également des pièces de théâtre et collabore à divers quotidiens nationaux.

Tous ses romans traduits sont disponibles aux éditions Métaillé – hormis *La Vérité de l'alligator* chez Gallimard. L'œuvre de Massimo Carlotto a déjà été adaptée au cinéma ou en bande dessinée (*Arrivederci Amore* chez Vents d'Ouest et *L'Alligator* chez Casterman).

Époque d'auteurs

Laurent Lombard

→ Parler de littérature est toujours un exercice fragile, car cela sous-entend de faire la critique de sommes de travail considérables (les livres) et implique un angle de vue plus ou moins subjectif. D'autant plus fragile quand il s'agit de la littérature récente. Car il pourrait manquer à l'analyse une distance qui éviterait les écueils de la passion, qui se vit toujours dans le présent.

Parler de littérature, c'est envisager inéluctablement de considérer ce qu'est la littérature et quels sont ses jeux et enjeux dans une période donnée. Nous le ferions volontiers si cette matière pouvait être traitée brièvement. Nous laisserons donc partiellement ce sujet pour nous occuper de donner une perception, celle d'une littérature italienne transformée. Depuis la disparition d'écrivains tels que Sciascia ou Calvino, s'est ouverte une nouvelle ère littéraire où les modalités ne sont plus les mêmes qu'auparavant. À présent, on est dans une époque d'auteurs, plus d'écriture, qui est dispersive et dispersée. Ceux qui écrivent, ce sont de plus en plus des journalistes, des juges, des policiers, figés dans une même attitude. Restent encore certains écrivains, qui ont appartenu à l'autre époque, pas si lointaine, comme Alberto Arbasino, Umberto Eco. Et après ?

La littérature, en tant que mouvement artistique, n'est qu'un écho du bruit des hommes. Or, parce que les hommes n'ont jamais fait autant de bruit que ces dernières

décennies, il y a de plus en plus de littérature, en tout cas de littérateurs. Trop sans doute, car la pullulation littéraire – caractéristique de cette époque d'auteurs dans laquelle nous sommes – devient elle-même une sorte de mécanisme bruyant dans l'oreille des hommes. Le mot de Jacques Chardonne à Antoine Blondin « Ils écrivent bien trop, quand il faudrait écrire peu », est toujours d'actualité, tant en France qu'en Italie – et sans doute aussi dans les autres pays européens, comme l'avait d'ailleurs noté Milan Kundera.

Et la rumeur qui nous parvient de la littérature italienne peut paraître parfois, il faut bien l'avouer, lancinante. C'est que, depuis une trentaine d'années, la littérature italienne ronronne autour des mêmes sujets. Ce qui en soi n'est pas scandaleux ; l'animal humain n'a pas connu d'ascension spirituelle prodigieuse et la littérature, considérée dans son histoire longue, n'a fait que reprendre tout naturellement les vices et les vertus de la bête. Tout s'est donc toujours joué dans l'innovation formelle. Or, force est de constater que la littérature italienne actuelle ne se lasse pas de mâcher et de remâcher les mêmes histoires sans déplacer les frontières de la pensée ni même celles des genres littéraires. Autant on a pu avoir le sentiment que dans le passé, ce sont les sujets qui déterminaient le genre, autant aujourd'hui, trop souvent, il apparaît que c'est le genre qui gouverne le sujet.



“ La littérature, en tant que mouvement artistique, n’est qu’un écho du bruit des hommes. ”

La littérature dit l’amour et la mort, décrit les géographies de la Péninsule, parle de mystères oubliés, fouille jusqu’à l’épuisement, voire l’écoeurement les sujets de l’Histoire (au palmarès desquels les deux guerres et, c’est le cas de le dire, les années de plomb), et dénonce les scandales de la société. Qui ne sont en rien différents de ceux de la société primordiale. Il suffit de lire les classiques pour s’en rendre compte. Oui, mais voilà, comme l’a si bien dit Paul Veyne dans sa préface au *Prince* de Machiavel, « chaque société a sa manière particulière d’être fondée sur la violence ou l’injustice ». C’est d’ailleurs cette « manière particulière » que s’est donné pour but d’analyser, ou tout de moins de raconter, le roman policier, qui est sans aucun doute le produit littéraire qui marquera le plus ces quatre dernières décennies. Un instant, on a même cru qu’il allait permettre à la vieille littérature de se refaire une jeunesse, peut-être même une beauté, et de continuer à questionner l’homme et la société. Si cela a sans aucun doute été le cas, on ne peut nier aujourd’hui que même le roman policé (pardon : policier !) s’est engluë dans la plus inféconde répétition.

Est-ce à dire que la littérature italienne est entrée en crise ? Il n’est pas simple de répondre à cette question, d’autant que la littérature semble être en crise permanente, puisque dès qu’il y a un vide de formes et/ou de contenus, réel ou imaginaire, la critique aime à dire que la littérature est en crise. La preuve. Il apparaît toutefois que la littérature

italienne traverse réellement une crise identitaire qui correspond de toute évidence à la transformation rapide du monde de ces dernières années. Et qui fait d’elle-même une victime. Ce qui est un signe des temps,

puisque à la globalisation économique correspond une victimisation globalisée. Alors, prostrée dans cette attitude, elle semble avoir perdu jusqu’à sa liberté d’expression et d’engagement. La littérature italienne d’aujourd’hui ne peut pas tout dire, il y a le politiquement correct, même – et surtout – si les éditeurs et les auteurs s’en défendent. La littérature italienne d’aujourd’hui semble avoir perdu de sa lucidité, de son orgueil. On est loin d’une conception « surhumaine », au sens nietzschéen, de l’artiste.

Voilà ce qui manque à la littérature d’aujourd’hui, la lucidité et l’orgueil. Pas de la morgue, pas de la suffisance, mais de l’orgueil. De cet orgueil patriotique qui a montré l’Italie, tout en la critiquant, comme le prodige culturel qu’elle demeure.

Mais peut-être avec ces considérations s’éloigne-t-on trop de la littérature tant on a l’impression, à de rares exceptions près, qu’elle consiste à ne rien penser de tout cela. Ce qui explique peut-être certains succès durables, car il y a une littérature qui procure de la sérénité, de la volupté et/ou du divertissement à ceux qui ne souhaitent que se divertir. Une bibliothèque de livres que le peuple dévore. Et c’est peut-être là l’essentiel, qu’au-delà de toute question de genre et d’esthétique, subsiste, malgré tout, une littérature nationale populaire.

Spécialiste des littératures policières, Laurent Lombard est docteur ès lettres et traducteur littéraire, notamment de l’œuvre de Massimo Carlotto.



WU MING,

De la narration comme technique de lutte

Wu Ming, le nom aurait pu être celui d'une dissidence chinoise, mais désigne un laboratoire situé sur la frontière entre pensée politique et romans épiques. **C'est le nom d'un collectif d'écrivains et de médias activistes** basés à Bologne (Italie). Ils pratiquent le *copyleft*¹, l'*open source*, travaillent la puissance politique des mythes et écrivent des best-sellers – et tout ça en même temps. Rencontre avec Wu Ming 1 et Wu Ming 2, de passage à Liège pour présenter *New Thing* et *Guerre aux humains*², leurs ouvrages respectifs.

Grégory Pascon et Olivier Verschueren,
Librairie Livre aux Trésors, Liège.

1 - Les livres du Wu Ming sont reproductibles à des fins non commerciales et disponibles en téléchargement gratuit à l'adresse : <http://www.wumingfoundation.com/>
Pour la section en français : http://www.wumingfoundation.com/italiano/francais_direct.htm

2 - *New Thing* par Wu Ming 1 et *Guerre aux humains* par Wu Ming 2 ont été publiés en 2007 aux éditions Métallié (traduction Serge Quadrupani). *Manituana*, œuvre collective du Wu Ming, sortira, aux mêmes éditions, début 2009.

“ on était contre-culture et politique et on a gardé cette caractéristique qui est, c’est vrai, très italienne. ”

➔ **Vous êtes un collectif d’écrivains. Concrètement, comment écrivez-vous vos livres ? Comment écrit-on collectivement ?**

Wu Ming 2 : Je serais tenté de répondre par une autre question : comment écrit-on en solo ? Est-ce que c’est vraiment possible ? Wu Ming a « inventé » une méthode, mais chaque groupe pourrait le faire, s’il est uni, avec des intérêts communs et le désir de faire quelque chose. Nous commençons généralement avec une idée : une période historique qui nous intéresse, des articles d’actualité, une hypothèse fantastique. Puis nous l’explorons pour voir si elle peut avoir un effet aussi sur quelqu’un d’autre : on fait de la recherche, des discussions, on parle avec les amis... Ensuite, nous écrivons l’idée en quelques pages. Puis on essaie de diviser ces pages dans de nombreuses « scènes » et on commence aussi l’exploration des protagonistes de l’histoire. À la fin, vient le temps d’écrire : chacun de nous choisit une « scène », il l’écrit et envoie le texte aux autres. Tout le monde lit et prend des notes. Ensuite, on fait une réunion pour lire les textes à haute voix, formuler des observations et proposer des changements. S’ils ne sont pas trop nombreux, on essaie de les « monter » dans le chapitre, un travail de couper/coller. S’ils sont trop nombreux, celui qui a proposé les plus grands changements doit réécrire la scène en tenant compte de tout. Nous avançons comme cela pendant une dizaine de scènes, puis on relit à haute voix et on fait de nouveaux changements, et ainsi de suite jusqu’à la fin.

Le collectif Wu Ming est-il en lien avec d’autres écrivains, en Italie ou ailleurs ? Avez-vous des amis écrivains ? Quels sont les auteurs (dans le passé ou dans le présent) qui influencent ou ont influencé votre travail littéraire ?

WM 2 : La plus grande influence est peut-être l’introduction de American Tabloid par James Ellroy – lorsqu’il dit, à propos de Kennedy, « on doit démythifier une époque et récrire le mythe d’en bas. Seule une vraisemblance radicale peut mettre une époque en perspective ». Et au-delà, ce que Paco Ignacio Taibo II a appelé « nouveau roman d’aventure sud-américain », les écrivains comme Taibo, Chavarría, Padura,

Fuentes, Soriano.

En Italie, maintenant, on parle beaucoup de notre essai sur un vaste « nuage » d’écrivains – dont Wu Ming – que nous avons baptisé « New

Italian Epic ». C’est une sorte de littérature qui refuse le « détachement » postmoderne et qui a une grande confiance dans le pouvoir de la parole, essaie de raconter l’histoire et l’actualité, pour aider à comprendre la complexité avec les outils de la fiction. Parmi ces auteurs, les plus connus dans les pays francophones sont Lucarelli, De Cataldo, Camilleri, Saviano, Carlotto, Evangelisti³.

Le Wu Ming est un projet littéraire et politique. Pourtant, il sape la figure de l’intellectuel « organique » ou de l’artiste « engagé ». Comment reconstruisez-vous le rapport entre pratique artistique et activité militante ?

Wu Ming 1 : On a longtemps pensé que la culture était un champ séparé et que l’intellectuel était une figure séparée qui décidait, à un moment donné, de s’engager. Il devait alors traverser une frontière pour entrer sur un autre territoire. Mais, pour nous, cette distinction entre culture et politique n’existe pas. Et cette non-distinction est une chose qui a toujours été vraie. Seulement, auparavant, elle n’était que potentielle. Aujourd’hui, on peut dire quelle est en acte. C’est devenu un fait concret. [...] En fait, nous ne nous sommes jamais vraiment posé ce problème du rapport entre culture et politique, parce que ce lien a toujours été immédiat. En Italie, dans les mouvements sociaux, on ne trouve pas cette distinction (peut-être plus présente dans d’autres pays) entre contre-culture, culture alternative, underground, d’un côté, et, de l’autre côté, groupes politiques et militants. On trouve des figures de synthèse – notamment dans des sphères comme celles des centres sociaux. D’une certaine manière, c’est le punk qui a mélangé tout ça.

Dès le Luther Blisset Project⁴, on naît au carrefour de toutes ces tendances et on ne s’est jamais posé la question : on était contre-culture et politique et on a gardé cette caractéristique qui est, c’est vrai, très italienne.

Le mythe est votre terrain d’enquête. Le concept de mitopoïèse est un de vos principaux outils de travail. Vous l’employez comme hypothèse théorique, mais aussi ➔

3 - Le texte de l’essai a également été traduit en français : http://www.wumingfoundation.com/italiano/francais_direct.htm

4 - Luther Blisset est le nom de code d’une multitude de guérilleros de la communication qui menèrent, entre 1994 et 1999, un plan quinquennal de déstabilisation médiatique. La « contre-information homéopathique » était l’un des axes principaux de ce plan. Elle consistait à démontrer le manque de sérieux des médias en y injectant des doses maîtrisées de fausses informations. Luther Blisset a aussi écrit des essais et des romans – dont le best-seller Q (traduit en français sous le titre de *L’Œil de carafa* aux éditions du Seuil) écrit en 1999 par quatre des cinq membres actuels du Wu Ming.

→ **comme une sorte de méthode pour écrire vos œuvres de fiction. Comment est-ce que cela fonctionne?**

WM 1 : Sur ce sujet, nous avons dû faire un gros boulot d'autocritique sur la façon dont nous utilisons notre travail sur le mythe à l'époque du mouvement⁵. L'histoire, c'est qu'on avait écrit ce fameux texte : « Des multitudes d'Europe en marche contre l'Empire et vers Gènes⁶ ». Il avait été proposé à une assemblée des « Tute Bianche⁷ » où nous l'avions lu à haute voix. Et ce texte a commencé à être diffusé un peu partout : on l'a retrouvé sur une série de flyers, sur des sites, dans des revues. Des acteurs l'ont récité et on l'a transmis à la radio. Seulement nous, on ne l'avait même pas signé « Wu Ming » parce qu'on estimait qu'il devait être « du mouvement ». Ce n'est qu'après qu'il est devenu un texte du Wu Ming et que, du coup, nous, on est devenu une sorte de bureau d'agitprop.

C'est-à-dire que, à un moment donné, tout s'est passé comme si on voulait faire de nous les délégués à la création de mythes. Alors que nous prétendions que la création de mythes, ça devait être une pratique diffuse, collective. Ce rôle de délégués aux mythes, on l'a refusé parce qu'il n'a pas de sens. On ne peut pas devenir le bureau de la projection mitopoïétique ! Sinon, on recrée l'intellectuel séparé – dont le travail serait de fabriquer des mythes. [...] Il y a eu une grosse équivoque : on a cru que « mitopoïèse », ça voulait dire que n'importe qui pouvait construire le mythe. Mais ça ne marche pas comme ça, le mythe a une dynamique sociale qui naît dans la réalité – dans les rapports humains, dans les rapports de productions, etc. Et, après, il faut être habile pour ne pas le faire se cristalliser, ne pas le faire sécher.

WM 2 : Notre activité ne se comprend pas comme la poïèse (le faire) du mythe. D'une certaine façon, cette dimension ne nous incombe pas. Notre travail, c'est de chercher à pénétrer dans le mythe, de comprendre pourquoi il s'est cristallisé, de tenter de le rendre de nouveau malléable pour que quelqu'un puisse de nouveau le travailler.

Est-ce que la mitopoïèse est une éthique pour l'usage des mythes?

WM 1 : Dans le sens où nous l'entendons nous, oui. C'est une éthique du comment maintenir le mythe ouvert.

WM 2 : Ça veut dire montrer comment il fonctionne, montrer les mécanismes. Le démonter en parties mais alors sans le remonter, en le laissant « à remonter ». Dans tous nos romans,

il y a un ou plusieurs mythes de départ qu'on essaie de fouiller par la suite, qu'on essaie de mettre en crise. Pour essayer de comprendre ce qu'il y a dedans.

WM 1 : Le défi, c'est de les démonter sans leur enlever leur poésie. Le risque, c'est de faire un travail chirurgical, de démonter le mythe de manière mécanique. Or, le truc, c'est de montrer comment ça fonctionne sans lui enlever cette chose qui te passionne et t'implique.

L'open source, ça fonctionne réellement en ce qui concerne les logiciels. Pourquoi ça n'a pas marché avec la mitopoïèse?

WM 2 : Les opérations open source fonctionnent mieux dans le cas, par exemple, d'un roman. Avec Manituana, on a créé un site qui a pour but de faire participer le lecteur au processus narratif. Ça fonctionne sans doute parce qu'il n'y a pas cette ambiguïté d'un usage en termes de propagande. En revanche, ce risque existait lorsque ce laboratoire était lié à un mouvement.

WM 1 : Dans la culture, en Italie, il se passe des choses enthousiasmantes parce qu'il n'y a pas cette ambiguïté de fond. Dans la littérature ou sur internet, on peut expérimenter sans risquer ce genre de dégénérescence (délégation, autorité, stalinisme...). Il n'y a pas que notre collectif, il y en a d'autres. Cette histoire de collectifs d'écrivains se répand. Et il y a aussi des auteurs solos qui collaborent entre eux. Tout ce monde est en train d'expérimenter, en littérature, des dispositifs de collaboration – entre auteurs, entre écrivains et public. Dans les contenus des livres, aussi, il y a une expérimentation de dispositifs, d'allégories, de métaphores, de mitopoïèses. Il y a un usage du genre épique (nos romans sont des romans épiques) assez répandu. Le genre épique te permet d'avoir un horizon très vaste. Il te permet de raconter des histoires où sont les multitudes, où il y a les conflits, où il y a des dynamiques complexes. À l'intérieur de ce type de roman, tu peux expérimenter toute une série de dispositifs, des messages. En ce moment, en Italie, il y a tous ces livres très intéressants qui sortent – et des réseaux qui se forment autour d'eux – et dans la politique, il ne se passe rien. Donc visiblement, il y a plus de possibilités d'expérimenter des dispositifs dans la culture et les arts que directement dans la politique. Et l'espoir, c'est qu'une fois expérimentés dans les arts, ces dispositifs puissent être utilisés dans les luttes politiques.

5 - Le terme « mouvement » sera utilisé par Wu Ming 1 ou 2 pour désigner ce qu'on a appelé, en Italie, le « mouvement global » et que la presse a appelé le mouvement « no global ».

6 - Pour lire ce texte : http://www.wumingfoundation.com/italiano/Giap/en_marche.html

7 - Pour en savoir plus sur ce que fut l'expérience des « Tute Bianche », lire l'article écrit par Wu Ming 1 et publié dans la revue *Multitudes* : <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article64>.





OURS

Que soient remerciés pour leur participation à ce dossier :

Jean-Baptiste Para
Catherine Argand
Pierre-Jean Balzan
Martin Rueff

Et les libraires...

Gabriel Pailler - M'Lire, Laval.
Anouk Delcourt - Librairie Point Virgule, Namur.
Philippe Marczewski - Librairie Livre aux trésors, Liège.
Olivier Verschueren - Librairie Livre aux trésors, Liège.
Ludwig Blondel - Librairie Le Square, Grenoble.
Lydie Prioul - Librairie Le Merle Moqueur, Paris.
Philippe Fusaro - Librairie Passages, Lyon.
Clarisse Blanchard - Librairie La Manœuvre, Paris.
Sébastien Le Benoist - Librairie Quai des Brumes, Strasbourg.

Correction : **Jeanne Labourel** (jeannelabourel@club-internet.fr)

Graphisme/maquette : **STAR★LIGHT** (studio@star-light.fr)

Imprimerie : **STIPA**

Coordination : **Sophie Garayoa**
info@initiales.org

Qui se cache derrière **INITIALES**

Libraires indépendants, partageant la même passion du livre et de notre métier, nous avons choisi de nous rassembler en créant, en 1997, le groupement *Initiales*. Nous sommes aujourd'hui une quarantaine de librairies, répartie sur toute la France, et nous avons tous à cœur d'être des librairies privilégiant le conseil, l'offre plutôt que la demande, la mise en avant d'un fond important, favorisant les rencontres autour du livre et de ses acteurs. Notre volonté est d'être avant tout des « passeurs ».

Par nos actions communes, nous souhaitons réaffirmer le rôle essentiel du livre comme outil de connaissance, de réflexion et de liberté et affermir dans la diversité leur présence dans la vie culturelle. C'est dans cette optique que, depuis sa création, *Initiales* a édité différents dossiers autour d'auteurs - tels que Julien Gracq, Samuel Beckett, René Fallet, Raymond Carver, Jorn Riel, Nancy Huston, Mario Rigoni Stern, Annie Saumont, Raymond Queneau, Pierre Michon, André Dhôtel, Jacques Séréna - ou de thématiques - littérature Algérienne, Africaine, des Etats-Unis et du Canada, Humour, Littératures de l'Imaginaire, Le roman noir.

Nous avons également publié, généralement en cadeau de fin d'année, des textes inédits de Martin Winckler, Erri De Luca, Dany Laferrière, Philippe Claudel, Hubert Mingarelli, Elwood Reid, Patrick Deville, Christian Garcin ou encore Russell Banks.

Dossiers et nouvelles vous sont offerts dans chacune de nos librairies sur simple demande. Pour connaître la librairie *Initiales* la plus proche, pour découvrir nos coups de cœur et nos prochaines rencontres, il suffit de se rendre sur le site www.initiales.org.

À très bientôt,

Les libraires *Initiales*



Ce dossier a été publié avec le concours
du centre national du livre.

© Initiales Nov. 2008

Les librairies du groupement Initiales...

ANTIPODES

8, rue Robert Schuman 95880 Enghien
Tél : 01 34 12 05 00 - Fax : 01 34 17 69 26
auntipodes@free.fr

ATOUT-LIVRE

203, bis avenue Daumesnil 75012 Paris
Tél : 01 43 43 82 27 - Fax : 01 43 43 82 73
info@atoutlivre.com
www.atoutlivre.com

AU POIVRE D'ÂNE

9, place de l'Hôtel de Ville 04100 Manosque
Tél : 04 92 72 45 08 - Fax : 04 92 72 40 03
librairiepoivreane@wanadoo.fr

AU POIVRE D'ÂNE

12, rue des Frères Blanchard 13600 La Ciotat
Tél : 04 42 71 96 93 - Fax : 04 42 73 19 68
poivredanesurmer@orange.fr

COMME UN ROMAN

39, rue de Bretagne 75003 Paris
Tél : 01 42 77 56 20 - Fax : 01 42 77 56 20
commeunroman@wanadoo.fr
www.comme-un-roman.com

DES CORDELIERS

13, côte des Cordeliers 26 100 Romans-sur-Isère
Tél : 04 75 05 15 55 - Fax : 04 75 72 50 56
libcordeliers@wanadoo.fr

GWALARN

15, rue des Chapeliers 22300 Lannion
Tél : 02 96 37 40 53 - Fax : 02 96 46 56 76
librairie.gwalarn@wanadoo.fr

LARBOUSIER

1, avenue Abdon Martin 04700 Oraison
Tél./Fax : 04 92 78 61 08
librairielarbousier@tiscali.fr

LECRITOIRE

30, place Notre-Dame 21140 Semur-en-Auxois
Tél : 03 80 97 05 09 - Fax : 03 80 97 19 89
librairie.ecritoire@wanadoo.fr
www.ecritoire-semur.com

LA LIBRAIRIE...

12, rue Chaperonnière 49000 Angers
Tél : 02 41 87 48 43 - Fax : 02 41 87 47 70
sarllibrairie@wanadoo.fr

LA LIBRAIRIE DES HALLES

1, Bis, rue Thiers 79000 NIORT
Tél 05 49 04 05 03 - Fax. 05 49 17 18 80
www.lalibrarieniort.com
contact@lalibrarieniort.com

LA LIBRAIRIE DU RIVAGE

82, Boulevard Aristide Briand 17200 Royan
Tél / Fax : 05 46 22 05 16
librairie.rivage@wanadoo.fr
www.librairie-du-rivage.fr

LA MANOEUVRE

58, rue de la Roquette 75011 Paris
Tél : 01 47 00 79 70 - Fax : 01 47 00 77 55
La_manoeuvre@yahoo.fr / info@lamanoeuvre.com

LA RÉSERVE

81, avenue Jean Jaurès 78711 Mantes-la-Ville
Tél : 01 30 94 53 23 - Fax : 01 30 94 18 08
librairie.lareserve@wanadoo.fr

LE CADRAN LUNAIRE

27, rue Franche 71000 Mâcon
Tél : 03 85 38 85 27 - Fax : 03 85 40 92 16
cadrans.lunaire@wanadoo.fr

LE CYPRÈS

17, rue du Pont Cizeau 58000 Nevers
Tél : 03 86 57 53 36 - Fax : 03 86 59 59 24

LE GRAIN DES MOTS

13, boulevard du Jeu de Paume 34000 Montpellier
Tél : 04 67 60 82 38 - Fax : 04 67 60 82 91
info@legraindesmots.com

LE LIVRE PHARE

8, rue Dumont D'Urville 29900 Concarneau
Tél : 02 98 50 68 11
livrephare@wanadoo.fr

LE MERLE MOQUEUR

51, rue de Bagnolet 75020 Paris
Tél : 01 40 09 08 80 - Fax : 01 40 09 86 60
mailing@lemerlemoqueur.fr
www.lemerlemoqueur.fr

LE SCRIBE

115, faubourg Lacapelle 82000 Montauban
Tél : 05 63 63 01 83 - Fax : 05 63 91 20 08
libscribe@aol.com
www.lescribe.com

LE SQUARE (L'UNIVERSITÉ)

2, place du docteur Léon Martin 38000 Grenoble
Tél : 04 76 46 61 63 - Fax : 04 76 46 14 59
libsquar@club-internet.fr
www.librairielesquare.com

LES SAISONS

2, rue Saint Nicolas 17000 La Rochelle
Tél : 05 46 37 64 18 - Fax : 05 46 34 05 58
www.lessaisons.fr
librairie@lessaisons.fr

LIVRE AUX TRÉSORS

4, rue Sébastien Laruelle 4000 Liège
Belgique
Tél : +32 04 250 38 46 - Fax : +32 04 250 38 46
livreauxtresors@skynet.be

LUCIOLES

13-15, place du Palais 38200 Vienne
Tél : 04 74 85 53 08 - Fax : 04 74 85 27 52
lucioles@free.fr
www.librairielucioles.com

LUNE ET L'AUTRE

19, rue Pierre Bérard 42000 Saint-Étienne
Tél / Fax : 04 77 32 58 49
Lune-et-l-autre@hotmail.fr

MAUPETIT

142-144, La Canebière 13001 Marseille
Tél : 04 91 36 50 50 - Fax : 04 91 36 50 79
maupetit@actes-sud.fr

M'LIRE

3, rue de la Paix 53000 Laval
Tél : 02 43 53 04 00 - Fax : 02 43 53 23 52
mlire@wanadoo.fr

MOTS ET IMAGES

10, rue Saint-Yves 22200 Guingamp
Tél : 02 96 40 08 26 - Fax : 02 96 40 08 27
mots-et-images@wanadoo.fr

NORDEST

34, bis rue de Dunkerque 75010 Paris
Tél / Fax : 01 48 74 45 59
librairienordest@orange.fr

OBLIQUES

68, rue Joubert 89000 Auxerre
Tél : 03 86 51 39 29 - Fax : 03 86 52 11 83
librairie.oblique@wanadoo.fr

PASSAGES

11, rue de Brest 69002 Lyon
Tél : 04 72 56 34 84 - Fax : 04 72 56 34 85
librairie.passages@orange.fr

POINT-VIRGULE

1, rue Lelièvre 5000 Namur
Belgique
Tél : +32 081 22 79 37 - Fax : +32 081 22 79 37
info@librairiepointvirgule.be

QUAI DES BRUMES

120, Grand'Rue 67000 Strasbourg
Tél : 03 88 35 32 84 - Fax : 03 88 25 14 45
quaidesbrumes@wanadoo.fr

VENT D'OUEST

5, place du Bon Pasteur BP 31626
44016 Nantes Cedex
Tél : 02 40 48 64 81 - Fax : 02 40 47 62 18
librairie@ventdouest.org
www.librairie-nantes.fr

VENT D'OUEST

AU LIEU UNIQUE
2, rue de la Biscuiterie 44000 Nantes
Tél : 02 40 47 64 83 - Fax : 02 40 47 75 34
ventdouestalu@hotmail.com


initiales
GROUPEMENT DE LIBRAIRES
www.initiales.org

INITIALES
51, RUE DE BAGNOLET / 75020 PARIS
TÉL / FAX_01 40 09 08 75/76
COURRIEL_INFO@INITIALES.ORG
WWW.INITIALES.ORG